

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple. | | |

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

Un an, \$3.00 - - - - Six mois, \$1.50

Quatre mois, \$1.00, payable d'avance

Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

6ÈME ANNÉE, No 307.—SAMEDI, 22 MARS 1890

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIÉTAIRES.

BUREAUX, 40 PLACE JACQUES CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - - 10 cents

Insertions subséquentes - - - - 5 cents

Tarif spécial pour annonces à long terme



LES AMUSEMENTS DE GRAND PAPA.—TABLEAU DE M. C. GEBHARDT

LE MONDE ILLUSTRE

MONTREAL, 22 MARS 1890

SOMMAIRE

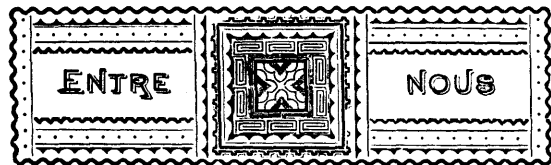
TEXTIL : Entre-Nous, par Léon Ledieu.—La philosophie, par Paul Durand.—Bibliographie, par E. Z. Massicotte.—Poésie : La statue de Cartier, par Benjamin Sulte.—La journée d'un reporter, par Gaston P. Labat.—Poésie : Conte.—Napoléon Ier sur l'île Sainte-Hélène, par L.-E. Gravel.—A travers le Canada : Ottawa, par Jules Saint-Elme.—L'orangisme, par Louis Fréchette.—Jeux scientifiques (avec gravure).—Primes du mois de février : Liste des réclamants.—Feuilletons : Famille-Sans-Nom (suite), par Jules Verne.—Le Régiment (suite).

GRAVURES : Beaux-Arts : Les amusements du grand-papa.—Ottawa : L'hôtel des Postes.—Les ponts sur le canal Rideau.—Ottawa : Scolatiscat des Révérends Pères Oblats.—Illustrations des feuilletons.

Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1re Prime	-	-	-	-	\$50
2me "	-	-	-	-	25
3me "	-	-	-	-	15
4me "	-	-	-	-	10
5me "	-	-	-	-	5
6me "	-	-	-	-	4
7me "	-	-	-	-	3
8me "	-	-	-	-	2
88 Primes, à \$1	-	-	-	-	88
94 Primes					\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront la tirage de chaque mois.



** Décidemment, il passe en ce moment, sur la province de Québec, un souffle étrange qui semble pousser au crime et il ne se passe pas de semaine sans que nous entendions parler de quelque épouvantable boucherie humaine.

Il y a quelques jours encore, on nous apprenait qu'un cultivateur de Sainte-Rose, Cyrille Desjardins, était mourant des blessures que lui avaient infligées trois individus, trois frères, à propos d'une discussion de jeu de cartes, pour une affaire de cinq centins.

Pauvre Desjardins ! je l'ai bien connu, quand j'allais passer l'été dans cette ravissante paroisse de Sainte-Rose où l'air est si pur, la rivière si belle et ses files si jolies, qu'on ne croirait pas qu'il fût possible qu'un crime put y être commis.

Et ce qu'il y a de plus particulier dans cette affaire, c'est que Desjardins est bien l'homme le plus calme et le plus doux que j'ai jamais connu, et que ses agresseurs étaient, dit-on, parfaitement sobres.

Tous les quatre jouaient ensemble, quand cette misérable question de cinq centins surgit tout à coup, et voilà que les trois frères, pris de folie rouge, s'élançèrent sur le malheureux Desjardins et l'assommèrent froidement, puisque l'ivresse n'est pas alléguée comme excuse ou motif.

** Les jeux athlétiques et les exercices du corps sont, comme vous le savez, très en vogue en France depuis quelques années, dix ans surtout, et ont exercé une grande influence sur la constitution des jeunes gens, comme je l'ai constaté, lors de mon dernier voyage.

Je vois même dans les derniers journaux, qu'une grande partie de barette ou ballon au pied, (le foot-

ball des anglais) vient d'avoir lieu à Paris entre les élèves de deux institutions importantes.

Mais l'intérêt de l'affaire git en ceci, que, pour la première fois, une équipe française de joueurs de barette se mesurait avec une équipe anglaise : l'une composée d'élèves du Lycée Janson, l'autre composée d'élèves d'une institution anglaise.

Ce qui vaut mieux encore, c'est que la partie s'est jouée sur la règle formulée par la Ligue nationale de l'éducation physique, et qui supprime les dangers résultant du corps à corps, de la faculté d'arrêter un adversaire par la jambe, du droit de le colleter pour lui enlever le ballon : pratiques brutales que les Anglais conservent pieusement telles qu'ils les ont reçues de leurs rudes ancêtres, mais qui choquent la courtoisie française en ce qu'elle a de plus légitime.

Un journal ajoute les réflexions suivantes :

"La Ligue a sagement fait de retrancher de sa règle ces mœurs de vilains et de retenir seulement du vieux jeu picard ce qui en fait la haute valeur récréative et éducative, au point de vue de l'adresse, de l'agilité, de la force et du sang-froid. S'il fallait justifier à cet égard l'initiative qu'elle a prise, il suffirait de rappeler après le grand journal médical anglais, *Lancet*, que de septembre à janvier dernier, le football n'a pas causé dans le Royaume-Uni, moins de treize morts et d'une trentaine de fractures et luxations,—alors qu'en France la Barette n'a pas été l'occasion d'un seul accident sérieux."

Il est fortement question, en Angleterre, d'adopter les amendements français.

Dans la lutte internationale qui vient d'avoir lieu, ce sont les élèves français qui ont emporté la victoire.

** M. F.-X. Toussaint, l'auteur de bouquins quelconques, s'est trouvé froissé des réflexions que j'ai faites, dans une de mes dernières causeries, au sujet de ce qu'il appelle son traité de géographie ; ce brave homme a donc deux torts, celui d'avoir fait un livre rempli d'erreurs, et d'essayer de prouver qu'il avait raison d'écrire des choses absurdes.

On m'a dit, mais je ne le crois qu'à demi, que M. McCarthy, notre ennemi, n'a jamais lu, en fait de livres français, que le dictionnaire de M. de Boucheville, celui de M. Baillargé, ainsi que la géographie et l'arithmétique de M. Toussaint.—Notez que ceci m'a l'air d'une simple fumisterie,—mais si la chose est vraie je ne m'étonne plus qu'il veuille abolir l'usage de la langue française.

M. McCarthy a été évidemment trompé par les faux amis qui lui ont mis en main ces monuments baroques de notre langue.

Certes, M. McCarthy n'en est pas moins blâmable, car il aurait dû se renseigner et étudier un peu mieux, mais c'est une leçon pour les Anglais qui ne savent pas le français et j'espère qu'elle leur profitera.

M. Toussaint, dans sa tartine qu'il a faite dans le *Canadien*, a été évidemment mal inspiré, car il devrait savoir que le devoir de tout chroniqueur sachant son métier, est de signaler toutes les sottises que les plus braves gens peuvent commettre, quand elles sont publiques, comme de louer toutes les bonnes actions que l'on remarque.

Il lui était si facile de ne pas écrire de traité de géographie, puisqu'il ignore cette science.

Il est vrai qu'il a l'air de vouloir me piquer en faisant allusion à mes opinions politiques ; cela ne prend pas, car si M. Toussaint est aussi ignorant en matière politique qu'en géographie, ce que je crois fermement, ses phrases n'ont aucune valeur.

Il ne s'agit pas d'enfiler des mots, il faut prouver si j'ai raison ou tort, et si M. Toussaint a commis des erreurs au lieu de faire de la géographie.

** Si j'ai bonne mémoire, il y a six ans à peine, lors du dîner des *Canards*, à Château-Richer, M. Toussaint nous fit un petit discours dans lequel il déclara qu'en fait de politique, il était tout à fait mêlé.

Je m'en rapporte à lui, j'étais là, je l'ai entendu, et, dans cette belle après-midi d'été, j'ai autant goûté les franches paroles de M. Toussaint père, que les bons canards de M. Toussaint fils.

Toutefois, je veux être compris, si les canards élevés par MM. Toussaint et Cie, sont excellents, et cela, tout le monde le sait, les canards géographiques ou arithmétiques sont durs à avaler.

Chacun son métier, M. Toussaint ; vous ne savez pas écrire, vous ignorez la géographie, avouez le donc et que cela finisse.

Quant à ce que vous dites de l'Alsace-Lorraine, ceci n'est pas vrai, et, en m'exprimant ainsi, je crois être très poli, moi qui ai habité l'Alsace et la Lorraine, moi qui ai fait la guerre de 1870-71, et qui ai revu ces pays il y a un an.

L'Alsace et la Lorraine sont entre les mains des juifs allemands. les pires juifs de la terre, mais tout Alsacien ou Lorrain aime encore la France d'hier, la France d'aujourd'hui.

Il est permis d'être ignorant, mais personne n'a le droit de n'avoir pas de cœur.

En finissant votre longue, très longue, trop longue emplâtre, vous me dites : "Bonjour, M. Ledieu" ; moi, je vous dis, "au revoir", *ad multos annos*, et je prie Dieu qu'il vous garde de la géographie et de Beauport.

J'espère bien qu'il va m'envoyer encore une ou deux colonnes, mais qu'il n'attende pas de réponse, j'ai d'autres chats à fouetter.

** L'autre jour, M. David, député de Montréal, fit un discours très enlevé et très enlevant, à propos de je ne sais plus trop quelle affaire,—vous voyez avec quel soin j'évite de parler politique—et venant à parler du fameux McCarthy, qui veut abolir notre langue, il lança ces mots superbes :

"M. McCarthy a, dit-on, juré de ne pas mourir avant de voir disparaître la langue française au Canada, mais il mourra avant d'avoir vu se réaliser son rêve ; les McCarthy de l'avenir reprenant son œuvre n'y réussiront pas plus, et sur leurs os blanchis on parlera français."

—Tiens, dit M. Robidoux, un lettré comme vous le savez, cela fait un joli vers.

Et sur leurs os blanchis on parlera français !

A huit heures, le même soir, à la réouverture des débats, M. David trouva sur son pupitre la pièce suivante que je reproduis, non pas comme modèle de prosodie, mais parcequ'elle a été écrite vivement et qu'elle contient un véritable souffle de patriotisme :

On a pu nous céder, on n'a pas pu nous vaincre,
Et les braves soldats qui sont morts sous nos murs
Ont engendré des fils, qu'on ne pourra convaincre,
Vous qui voulez nous vendre, oh ! soyez en bien sûrs...
Quand le père est vaillant, le fils n'est point un lâche ;
Et vous aurez beau faire, il ne fuira jamais.
Non, nos enfants aussi périront à la tâche ;
Mais sur leurs os blanchis on parlera français !

Ils lutteront toujours, sans relâche et sans trêve...
Toute mère allaitant son petit canadien
Chantera, chaque soir, pour épurer son rêve,
Les chansons du pays, dont il sera gardien.
Puis il ira tout droit, sans crainte, dans l'arène,
Peut-être il tombera luttant contre l'anglais,
Sachant bien que chacun ne va qu'ouï Dieu le mène...
Mais sur ses os blanchis on parlera français !

Vous voulez revenir aux jours où l'Acadie,
Sous le fer et le feu, succombait vaillamment,
Et vous venez nous dire, écœurant de furie ;
"Québec est en retard, c'est son tour maintenant !"
Mais, jadis, sur l'église, à Grandpré, sur la porte
Un soldat écrivit : "Ce pays est anglais."
Bien des ans sont passés... Evangeline est morte,
Mais sur ses os blanchis on parle encor français !

Léon Ledieu

C'est une grande misère que de n'avoir pas assez d'esprit pour bien parler, ni assez de jugement pour se taire. Voilà le principe de toute impertinence.

Les éléments du bonheur sont la santé, l'indépendance de condition, le goût du travail, l'estime des gens de bien, l'esprit de société... la modération, la tendance à secourir les malheureux, l'intimité d'une femme aimable.—L. CARNOT.

POESIE

LA STATUE DE CARTIER

ŒUVRE DE PHILIPPE HÉBERT, INAUGURÉE A OTTAWA,
LE 29 JANVIER 1885

AIR : *Comme le dit un vieil adage*

Voyez, dans ce bronze fidèle,
Fait pour triompher des autans,
Celui qui servait de modèle
Aux patriotes de son temps !
Il reparait, superbe dans sa force,
Dressant un front qui n'a jamais plié.
Cœur généreux, "chêne à la rude écorce"
Le Canadien ne l'a pas oublié,
Le Canadien ne l'a pas oublié !

Venu de l'époque lointaine
Où l'intrigue opprimait le droit,
Cet héritier de Lafontaine
Nous affranchit d'un joug étroit.
Grand ouvrier dans la tâche commune,
Avec ardeur il a sacrifié
Santé, repos, et bonheur et fortune.
Le Canadien ne l'a pas oublié,
Le Canadien ne l'a pas oublié !

Le souci de la politique
N'altéra jamais sa gaieté.
Souvent la verve poétique
Chez lui brillait en liberté.
Et, bout en train, type de Jean-Baptiste,
Comme il chantait l'amour et l'amitié !
L'humble couplet nous révèle un artiste :
Le Canadien ne l'a pas oublié,
Le Canadien ne l'a pas oublié !

Près des souvenirs que j'honore,
Son image est dans ma maison.
Il convient d'applaudir encore
Son esprit ferme et sa raison.
A la jeunesse il enseigne l'histoire
Car son destin fut le plus envié.
Nous l'avons mis au temple de mémoire.
Le Canadien ne l'a pas oublié,
Le Canadien ne l'a pas oublié !

Benjamin Sulte

LA PHILOSOPHIE

La philosophie est la connaissance des choses dans leurs premiers principes, acquise par la lumière de la raison.

Il ne suffit pas de savoir qu'une chose est, il faut connaître de plus comment et pourquoi elle est.

Sans la philosophie, les sciences, les croyances sociales et religieuses n'auraient aucun fondement.

Elle embrasse tout, connaissances divines et humaines ; elle est la science la plus parfaite parce qu'elle rattache les autres sciences au Dieu de la lumière, *Deus lucis*.

Le premier principe de toutes choses, c'est Dieu, la lumière éternelle, infinie et souveraine.

"Philosopher, dit un célèbre auteur, c'est s'appliquer à connaître et imiter Dieu, c'est apprendre à bien vivre, et aussi à bien mourir."

Il y a deux modes par lesquels Dieu nous communique sa lumière : le mode philosophique, et le mode théologique, c'est-à-dire le mode rationnel et le mode révélé, comme dit saint Thomas.

La philosophie s'attache à la raison, la théologie à la foi. La raison et la foi, suivant les théologiens, sont deux rayons d'une même lumière mais l'un est un rayon direct, et l'autre un rayon indirect.

Dans la philosophie, on ne s'applique point essentiellement à montrer la bonté, la sagesse et la grandeur de Dieu ; on y considère surtout les choses humaines dans leurs rapports avec les choses divines. Elle nous fait voir que toute science vient de Dieu, que l'homme par son origine et ses attributs dépend entièrement de l'Éternel, son créateur.

La philosophie n'est pas indépendante de la théologie dans son principe ; elle est toutefois dans ce qu'elle cherche la vérité avec la lumière de la raison.

La philosophie est la plus noble des sciences parce qu'elle remonte à l'auteur de toutes choses.

Elle demande dans son essence des hommes d'une grande sagesse pour la faire aimer et connaître de tous les humains.

Elle donne au chrétien un des moyens les plus efficaces pour défendre la sublime religion du Christ.

Le monde est rempli d'erreurs philosophiques, et tous les grands bouleversements, toutes ces révolutions sanguinaires qui feront toujours l'effroi des générations futures, sont nés de ces hérésies.

Or, si cette science des sciences est confiée à des hommes d'une foi inébranlable, quel bien immense en résulterait-il pour l'Église de Jésus-Christ !

La mission du philosophe est donc sublime ; il doit montrer à ses semblables la route de la vérité, cette voie qui conduit inévitablement à Dieu.

Paul Durand

BIBLIOGRAPHIE

An account of the battle of Chateauguay, by W. D. Lighthall, M. A., with some local and personal notes, by W. Patterson, M. A. Montreal. 1889. Drysdale & Co.

Le mouvement littéraire s'accroît de plus en plus. Chaque jour arrive un nouvel ouvrage.

C'est étonnant, mais on dirait que Français et Anglais se sont donné le mot pour produire le plus possible, comme si un cataclysme effroyable devait anéantir bientôt vainqueurs et vaincus !

Hélas ! il faut l'avouer dans cette joute pacifique ce sont nos concitoyens d'une autre origine qui remportent la palme.

La chose s'explique aisément par le fait que les lecteurs anglais sont plus nombreux, ensuite, que de toutes parts, ce peuple qui possède à un si haut degré, ce que j'appellerai : *l'idée des associations*, forme des groupes pour l'étude de l'histoire du pays.

Tous travaillent avec une ardeur, un enthousiasme que nous devrions avoir, car cette histoire n'est-elle pas la nôtre ?

Cependant chez les trois quarts du peuple, il règne une espèce d'apathie envers les récits historiques, on leur préfère le roman ! Je ne suis pas le premier à signaler ce mal, déjà Ernest Myrand dans son aimable récit : *Une fête de Noël sous Jacques Cartier*, faisait de semblables remarques en 1888.

Où ! les Anglais ont cela de bon qu'ils ne laissent rien perdre, pas le plus petit fait, pas le moindre détail qui ne parvienne à se faire jour. Souvent même ils en inventent, ce que toutefois je n'aime pas.

Combien savent que notre ville possède près d'une dizaine de sociétés anglaises qui s'occupent exclusivement des annales du Canada ? Combien savent que les Anglais s'emparent doucement de nos reliques historiques, de nos vieilles peintures, de nos vieux souvenirs, de nos documents, de nos parchemins ?

Pourquoi dire cela ? N'est-ce pas inutile ? . . .

* *

Parmi tous ces livres, j'ai choisi de préférence : *An account of the battle of Chateauguay*, publié en décembre 1889, sous les auspices de la Société Littéraire et Historique de Chateauguay, société organisée à Ormstown en octobre 1888, par les soins de mon excellent ami, M. W. Patterson, qui en est le secrétaire.

Le récit de M. Lighthall a été lu devant la société en mars 1889 et il a obtenu le succès qu'il méritait, car c'est véritablement un beau travail. S'appuyant sur les travaux des nombreux historiens qui ont parlé de la guerre de 1812, ajoutant à cela les nombreux détails qui ont paru dans les différents journaux depuis cette époque, et ne dédaignant même pas quelquefois d'y faire entrer la tradition, le conférencier, après avoir donné les causes de la guerre, fait le portrait d'Hampton et du brave de Salaberry, place les deux commandants sur le champ de bataille qu'il décrit avec une fidélité et une abondance de détails trouvés nulle part ailleurs. Puis vient le combat qui se termine par la victoire de notre héros.

Les citations sont peut-être un peu nombreuses, mais il est si difficile de les éviter, surtout dans un travail de ce genre.

Cette brochure est accompagnée d'un excellent portrait du Lt.-Col. de Salaberry, d'après une gravure de l'antiquaire bien connu, Gerald E. Hart, et d'une carte topographique, de l'endroit désormais fameux, par J.-A.-U. Beaudry, encore un collectionneur et un antiquaire.

M. Patterson a fait la préface et une appendice dans lequel se trouve une foule de notes inédites très intéressantes.

An account of the battle of Chateauguay se vend au profit de la société et les recettes seront employées pour élever un monument sur le champ de bataille.

Déjà M. Robidoux, C.-R.-M.-P.-P., directeur de cette société a fait part du projet à notre parlement local, je crois.

Qu'on me permette d'ajouter qu'il vaudrait peut-être mieux élever ce monument à Montréal et placer là-bas un marbre commémoratif. Je partage sur ce point l'opinion énoncée dans la *Presse* par *Un fils de Voltigeur*.

E. J. Massicotte

JOURNÉE D'UN REPORTER

(Suite)

Quoique la *suite* ne soit pas annoncée dans le No du 15 mars, je me vois obligé d'en écrire une pour expliquer au lecteur que les ciseaux de la censure ont coupé la queue de mon premier article, lequel ne se trouve pas avoir de conclusion. Cela ne serait pas arrivé si j'avais eu l'épreuve à corriger, car, alors, j'aurais pu mettre une conclusion qui n'aurait choqué, ni dame Cendure, ni les vieilles les plus chastes, pas plus du reste, que la conclusion de mon premier article.

Toutefois, les personnes désireuses d'avoir la conclusion de l'original, n'auront qu'à m'écrire, et je me ferai un plaisir de la leur envoyer.

. . . . Donc, je continue la *suite*, suite forcée et obligatoire pour ne pas paraître ridicule :

Je reprends après la coupure :

—Oui, madame.

—Monsieur, répondit la dame blonde au reporter, notre journée à nous autres, Canadiennes, femmes de ménage, est aussi laborieuse que la vôtre.

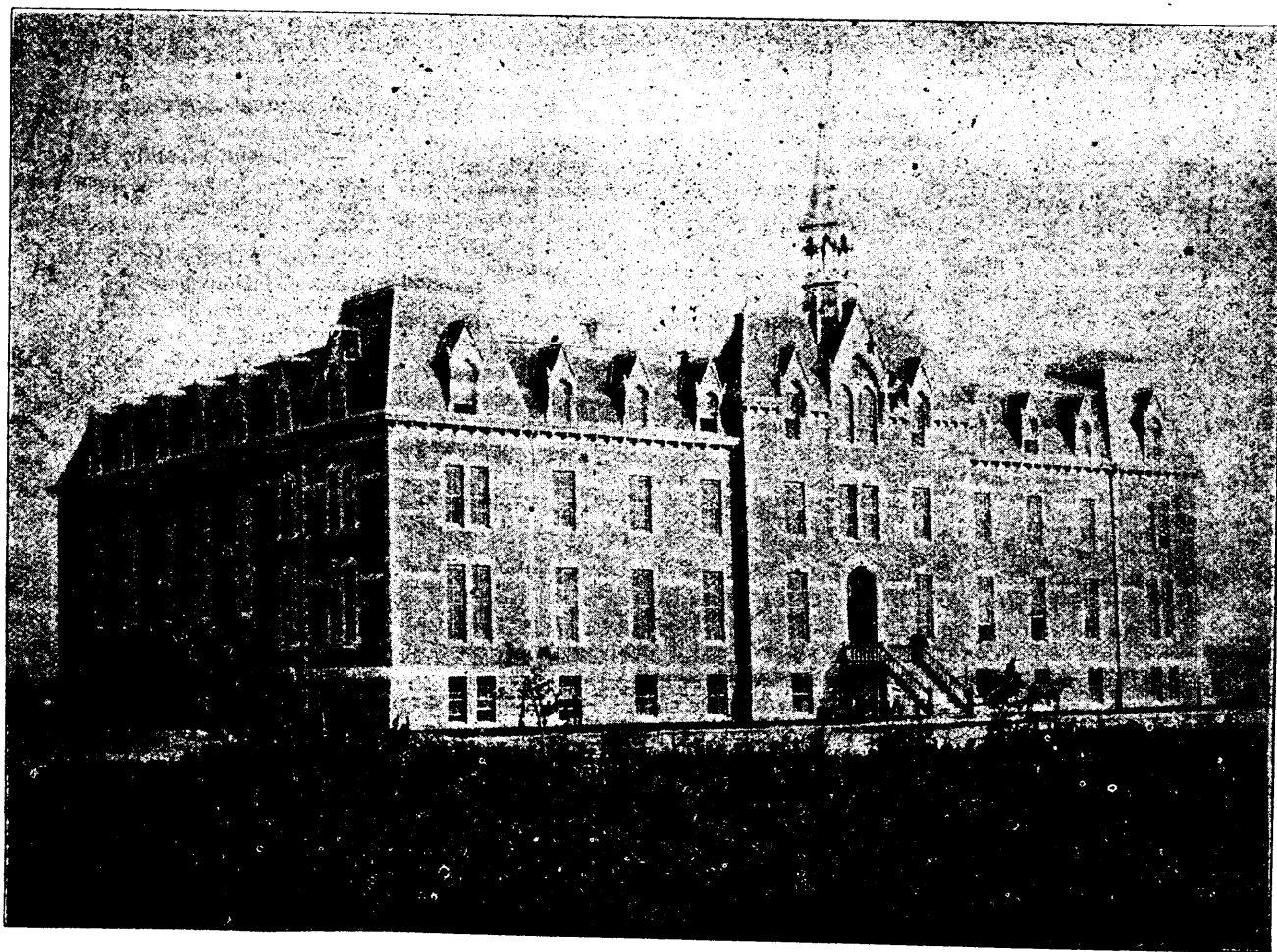
Levées à l'angelus, 5 heures du matin, nous prions et faisons prier les nôtres, afin que Dieu bénisse la journée qui commence. Ensuite, nous traçons une ligne de conduite pour la journée. Nous envoyons nos enfants à l'école, car, nous autres, nous avons le bonheur d'avoir des enfants, et beaucoup grâce à Dieu ! voire même une belle-mère et de bons vieux parents que nous aimons, chérissons, respectons ; puis, nous faisons de la bonne soupe et de la galette non mauvaïse ; nous raccommoisons les hardes et reprisons les chaussettes qui en ont besoin ; quand nous sommes fatiguées, nous ne *cancanons* pas comme les vieux garçons et les reporters, mais nous tuons l'idée de critique à coups de chapelets. Enfin, quand c'est jour de fête et que nos devoirs d'épouse, de mère, de catholique, de femme, de Canadienne sont accomplis, nous sortons, heureuses et fières, entourées de notre famille, comme une poule de ses poussins, et nous rendons visite aux parents, aux amis, aux malades, et après avoir fait un tour sur la terrasse d'où nous contemplons les eaux bleues de notre fleuve, et écoutons religieusement les cloches de Lévis qui répondent à celles de Québec, nous rentrons à la maison, nous jouons aux pommes, et puis, dans une dernière prière, nous remercions Dieu de la belle et sainte journée qu'il nous a donnée.

—Madame, répondit le reporter, en s'inclinant, si je n'étais homme, je voudrais être Canadienne.

Antoine P. Lalab



OTTAWA. — L'HÔTEL DES POSTES. — LES PONTS SUR LE CANAL RIDEAU.
Photo. Pittaway & Jarvis. — Photo-gravure Armstrong



OTTAWA. — SCOLASTICAT DES RÉVÉRENDIS PÈRES OBLATS. — (Voir l'article A travers le Canada
Photo. Dorion. — Photo-gravure Armstrong
A TRAVERS LE CANADA



CONTE

LE PAYSAN AMBITIEUX

Dans une riante campagne
Qu'une rivière avoisinait,
Sur le penchant d'une montagne
Qu'un joli bois environnait,
On voyait s'élever maisonnette charmante,
Recevant du soleil la chaleur bienfaisante.
Et dont un grand clos dépendait.
Cette maison, Thomas la possédait.
Là, sans effort et presque sans culture,
Un terrain nourricier, aimé de la nature,
Au villageois donnait de quoi faire son pain,
Des légumes, des fruits ; aux treilles du jardin
Pendaient un excellent raisin,
Dont le jus le faisait chanter sous la feuillée,
Et, dans l'hiver, animait la veillée.
En mettant tout le monde en train,
Pour lui tenir fidèle compagnie,
Il possédait ménagère jolie,
Des marmots qui le cajolaient
Et, presque tous, lui ressemblaient
Que fallait-il de plus pour passer douce vie ?
Thomas, pourtant, ne se croit pas heureux ;
Il est triste, rêveur, ne peut tenir en place ;
Il paraît mécontent, au ciel lève les yeux.
De son bonheur tranquille, il s'ennuie, il se lasse.
Le pauvre homme est ambitieux ;
Il voudrait habiter la ville,
Faire fortune, avoir une maison,
Des valets, des chevaux, un carrosse, un grand ton !.
Tout cela lui semble facile :
Son gros cousin, ancien barbier,
D'un grand seigneur est devenu cuisinier !
Et, depuis qu'un jour au village,
Son cousin a porté ses pas,
Son nez rouge, son ventre, et son large visage,
Ont troublé l'esprit de Thomas.
Les yeux de ses enfants ont cessé de lui plaire,
Il néglige sa ménagère ;
Le plaisir a fui de son toit.
En vain le pasteur de l'endroit.
Qui de son mal connaît la cause,
Cherche à le ramener à d'autres sentiments
En lui disant : " D'où naissent vos tourments !
" Vous manque-t-il donc quelque chose
" De nécessaire à la félicité ?
" Vous êtes labourer ; cet état honorable
" Vous attire l'estime et vous rend respectable ;
" Votre femme aux attraits joint aussi la bonté,
" Vos enfants sont charmants, chacun d'eux vous adore
" Voyons que vous faut-il encore ?
" Des richesses ?... Mais non, ce terrain vous suffit :
" Vous avez même de l'aisance,
" Et vous pouvez, grâce à son produit,
" Aider, secourir l'indigence ;
" Ah ! mon pauvre Thomas, que voulez-vous de mieux
" Trouveriez-vous en d'autres lieux
" L'heureuse paix de ce séjour champêtre ?
" Ici, vous êtes né, bornez votre désir
" A ne plus le quitter : il est doux de mourir
" Sous le toit qui nous a vus naître."

Mais ces discours sont superflus :
Depuis longtemps Thomas n'écoute plus
Du pasteur le touchant langage ;
Chaque soir, c'est sous le feuillage
D'un vieux chêne de son jardin
Qu'il va rêver à sa folie,
Et qu'il cherche par quel chemin
Il satisfera son envie,
Et pourra changer son destin.
Un jour, que, selon sa coutume,
Dans ses rêves brillants Thomas est enfoncé,
Suivant l'ambition qui toujours le consume,
Vers la ville, d'un pas pressé,
Le voilà qu'il se rend. Il y connaît du monde :
Sa bourse est bien garnie, il avait amassé
Quelques écus ; si le sort le seconde,
Cet argent étant bien placé,
Va lui rapporter gros. De joie il perd la tête.
Il va donc devenir un monsieur, s'enrichir !
A la ville, en effet, ses amis lui font fête,
Et promettent de le servir.
Dans l'ivresse, Thomas oublie
Sa femme, ses jeunes enfants
Et sa maisonnette et ses champs,
Il fait de grands projets. Chacun lui certifie
Qu'il peut aller à tout par sa capacité
Déjà bouffi de vanité,
Le villageois se croit capable
Jusqu'aux premiers emplois de parvenir,
Le pauvre sot ! mais est-il plus blâmable
Que tant de gens qui brûlent du désir
D'avoir un poste, éminent, honorable,
Sans s'être demandé s'ils pourront le remplir ?

En espérance ainsi le temps se passe ;
Mais Thomas voit la fin de ses écus.
La scène alors change de face :
On semble l'éviter, on ne lui répond plus,
Ou bien on rit de son langage,
De ses prétentions ; chacun le montre aux doigts,
On se moque du villageois
Qui veut être un grand personnage.
Thomas, honteux, cherche à se retrouver,
Il se perd encore plus ; il joue, il fait des dettes ?
On va le faire emprisonner...
Il fuit sans réparer les pertes qu'il a faites ;
Il quitte ce Paris qu'il maudit dans son cœur !
Y laissant son repos, sa fortune et l'honneur.
Pâle, défait, il revint au village ;
Déjà de sa maison ses yeux cherchent le toit...
Il espère y trouver le calme après l'orage !
Il s'avance... grand Dieu ! c'était dans cet endroit...
Du feu le terrible ravage
A détruit sa demeure et dévasté ses champs !
Thomas court, perdu... sa femme... ses enfants...
Que sont-ils devenus !... Il tremble... il craint d'ap-
prendre
Quelque nouveau malheur, Dieu ! Que vient-il d'entendre !

Sa femme est morte de chagrin.
Et ses enfants dans la misère
Demandent maintenant leur pain
Près des débris de sa chaumière,
C'est là que leurs voix chaque jour,
Au ciel adressent leur prière ;
Ils implorant Dieu pour leur père,
Et lui demandent son retour.
Qui pourrait supposer une douleur pareille ?...
Thomas jette un grand cri... Tous ses sens ont frémi...
Sa femme, ses enfants, sont assis sous la treille.
A ses côtés... il les voit... il s'éveille...
Dans son jardin il s'était endormi,
Et, sans quitter le pied de son vieux chêne,
Il avait fait son voyage à Paris :
Se pourrait-il... ô mes amis !...
Dit Thomas, qui respire à peine ;
C'était un songe... Ah ! qu'il était affreux !...
De vous revoir que je me trouve heureux !
Près de vous désormais je veux passer ma vie.
Ah ! plus d'ambition, plus de sottise manie !
Ce songe m'a guéri... mon cœur est soulagé !...

Heureux qui de sa folie
Par un rêve est corrigé !

NAPOLÉON SUR L'ILE SAINTE-HÉLÈNE

Six mois se sont à peine écoulés, depuis que
Napoléon, victime de la perfidie de l'Angleterre,
expie sur l'île Sainte-Hélène le crime d'avoir élevé
trop haut la puissance et la gloire de la France.
Ce héros jadis si redoutable, maintenant traîne les
lourdes chaînes de la captivité, sur un rocher sau-
vage, entouré des bayonnettes anglaises, et de
l'immense Atlantique.

Napoléon erre sur les bords de l'océan, au milieu
de rochers arides et d'un sol languissant. Triste
et pensif, il marche, marche longtemps, promenant
en tous lieux sa douleur et ses regrets. Le soleil
se couchait lentement à l'horizon, et ses derniers
rayons jetaient une lueur sanglante sur le firmament.
De noirs nuages sortant de l'onde amère
montaient à l'Orient, et s'étendaient comme un
voile funèbre audessus des vagues plaintives ; les
ombres de la nuit enveloppaient les forêts lointaines,
et se répandaient peu à peu sur la plage déserte
et sur le vaste océan. Napoléon s'arrête sur
un énorme rocher où se brisent sourdement les
vagues furieuses. Là, son regard empreint d'une
morne douleur parcourt l'horizon : de toutes parts
se présentent l'immense solitude de la nature insensibile,
et une mer sans rivage ; sous lui, est le roc froid
et humide, dans l'air, les cris rauques et lugubres
des oiseaux nocturnes, et le bruit des flots roulant
de loin leurs continus mugissements ; audessus de sa
tête, le ciel chargé de sombres nuages et de foudres
menaçantes. La bise du soir souffle sur la figure
pâle du vaincu de Waterloo, et frissonne dans ses
longs cheveux grisonnants. Napoléon a tout perdu :
puissance, patrie, et liberté ; lui qui naguère
trouvait l'Europe trop restreinte pour faire ses pas
de géant ; lui qui promenait sa marche triomphante
au milieu de la foudre et des éclairs, maintenant
reste seul avec ses géoliers implacables, seul avec
les rochers insensibles et l'océan sans bornes, seul
avec son malheur. Alors accablé de son infortune,
Napoléon s'appuie sur un rocher, et sa douleur s'exhale
en paroles entrecoupées de sanglots :

" Que je suis malheureux !... Je sens dans mon cœur
comme un ver cruel qui le dévore. Les affronts, les
tourments me suivent pas à pas, le boulet de l'esclavage
m'attache sur ce roc, c'est en vain que mes pieds
frémissements secouent leurs chaînes, il me faudra
mourir ici, au milieu de mes bourreaux... Oh ! qu'elle
est lente, mon agonie ! Encore si je pouvais finir
tranquillement ma vie, mais le cruel anglais se repaît
de mes souffrances, et ses sarcasmes retournent sans
cesse dans mon cœur le glaive qui le déchire. Il redoute
ma mort, le féroce, car sa joie n'aurait plus d'aliment.
Ah ! je reconnais bien à ce trait les perfides enfants
de la fière Angleterre... O infâme Albion, accablé
de défaites sanglantes, je me confiais à toi comme à
une ennemie généreuse ; poursuivi par un destin
impitoyable, je te suppliais de me laisser vivre en
paix à l'ombre de ton drapeau ; malheureux, sans
espérance, je demandais à tes rivages un peu de
consolation, un réduit obscur pour cacher mon
désespoir ; mais tu m'as repoussé avec mépris, ton
drapeau n'a protégé que ta perfidie, ta générosité
m'a forgé des chaînes. Ta haine implacable ne fut
pas encore rasassée, tu m'as traîné dans un lieu
sauvage, au fond de l'Océan pour me torturer avec
plus de cruauté. Ah ! tu dois rire d'un rire féroce
en contemplant ton œuvre exécrationnelle. Tu triomphes
aujourd'hui, mais demain peut-être tu gémeras ; la
France me vengera. Tu tendras en vain tes mains
suppliantes vers les nations tes alliées d'autrefois ;
l'Europe restera sourde à ta voix, l'Europe laissera
s'accomplir le juste et terrible châtement de ton
crime infâme. Ah ! que ne puis-je alors, à la tête
de mes intrépides guerriers, me jeter sur ton sol
perfidie. Avec quelle ardeur je promènerais la
dévastation et l'épouvante au sein de tes superbes
cités et de tes campagnes fleuries ! Avec quelle
satisfaction, je roulerais dans le sang de tes enfants
ton drapeau orgueilleux ! Avec quelle joie, je t'effacerais
pour toujours du rang des nations ! "

Napoléon, l'œil en feu, s'était redressé. Tout son
être frémit, son cœur bondit dans sa poitrine, sa
tête se rejette fièrement en arrière, son génie des
combats reparait tout entier.

Les flots grondent au loin. Les vagues mugis-
santes soulevées par la tempête se précipitent sur
les rochers aigus où elles se déchirent avec fracas ;
les nuées tumultueuses semblent s'entrechoquer
dans les airs ; les éclairs tracent en tous sens de
longs sillons de feu ; le tonnerre fait retentir sa
voix formidable, et ses roulements continus ébranlent
les cieux. L'âme belliqueuse du grand conquérant
frémit et tressaille d'allégresse. Il croit entendre
le mouvement d'une armée se ruant sur l'ennemi,
le choc des combattants, la fureur des soldats,
l'éclat de la fusillade, les plaintes des mourants,
le grondement du canon. Alors ses heures de
puissance et de gloire reparaisent à ses yeux,
et le souvenir de ses immortelles victoires un instant
laisse couler un peu de consolation dans le cœur
du malheureux exilé.

" Que les temps sont changés ! Je fus heureux
autrefois, lorsque volant de victoires en victoires
j'épouvantais l'Europe au seul bruit de ma marche
triomphante. M'avançant à la tête de la France,
je brisai comme un verre fragile les ennemis innombrables
de ma patrie. Les champs de Lodi, d'Arcole, et de
Rivoli baignés dans le sang de plus de cent mille
autrichiens redissent encore au monde étonné
combien mon premier coup d'épée fut terrible. Traversant
ensuite les flots de la Méditerranée, je réveillai au
bruit éclatant de mes combats gigantesques quarante
siècles passés ensevelis au sein des Pyramides. Plus
tard, posant sur mon front la couronne impériale de
Charlemagne, je marchai au devant de l'Europe jalouse.
Une lutte effroyable s'engagea, et les plaines d'Austerlitz,
d'Iéna, et de Moskowa retentirent de la chute de
trois puissantes nations. Alors l'Europe me vit dans
tout l'éclat de ma puissance, dans toute la grandeur
de mon triomphe : debout sur le sol de la France,
sur mon front brillaient les immortelles victoires
de Marengo, d'Aboukir, du Mont-Thabor, de Wagram,
et tant d'autres encore ; autour de moi venait se
ranger ma vieille garde invincible ; derrière moi
frémisssaient de fierté et d'espérance trente millions
de français généreux ; au moindre signe de ma tête,
à une seule parole de ma bouche, l'Europe tremblante
tomrait à genoux devant moi,

et la France, ma patrie bien aimée, radieuse d'une gloire éblouissante, ombragée de lauriers impérissables, portait avec amour mon nom jusqu'aux astres et me comblait de bénédictions.

" Oh ! ma belle France, tu m'aimais comme le plus cher de tes enfants, et ma chute effrayante t'a causé une douleur profonde. J'entendis les cruels gémissements et les longs sanglots que mon malheureux sort t'arrachait. Quelles horribles souffrances déchirèrent mon cœur, ô ma douce patrie, quand de perfides ravisseurs m'éloignèrent de ton sol bien aimé. Maintenant, quand te reverrai-je ? Hélas ! je n'ai plus cette espérance. Encore si je pouvais de loin contempler tes rivages, je serais heureux dans mon malheur ; mais sur le rocher aride où je suis, de tous côtés l'immensité de la mer s'offre à mes regards attristés. Seules les vagues semblent compatir à mes tourments, et viennent à mes pieds confondre leurs plaintes avec mes soupirs. Oui, je suis bien seul : ma patrie, ma famille, mon fils bien-aimé, tout est perdu pour moi... Mon enfant ! mon enfant !... mes ennemis, ô horreur ! mes ennemis acharnés l'ont saisi. Les cruels, ils n'ont eu égard ni à sa tendre enfance, ni aux larmes de sa mère, ils l'ont arraché aux bras maternels, et les portes d'un noir cachot se sont refermées derrière lui. Je le revois encore, ce fils chéri, me tendant en souriant ses deux petits bras, et m'appelant de ce doux nom que je n'entendrai plus répéter ; avec quelle tendresse je le pressais sur mon cœur ! avec quel bonheur je couvrais de mille baisers sa blonde figure ! Hélas ! que deviendra-t-il maintenant au milieu de ces tigres altérés de vengeance ? N'est-ce pas assez que je gémisses cruellement ; faut-il que mon enfant bien-aimé souffre de mes souffrances et meure victime de mon propre malheur ! Malheureux père, faut-il que je vois si longtemps le jour, en sachant que mon fils, cet ange de douceur et de consolation, que mon fils, ma plus grande espérance, languit au fond d'une sombre prison ! La douleur m'accable, mes membres faiblissent, ma vue se trouble. Seigneur, Seigneur, qu'ai-je donc fait pour mériter tant de maux ? "

La mer gronde toujours ; de sombres nuages couvrent le firmament, et les vents font entendre leurs plaintes lugubres. Napoléon tombe à genoux, et tendant des mains suppliantes vers le ciel :

" Seigneur, s'écrie-t-il, pardonnez-moi. Voyez à vos pieds un pécheur gémissant sur ses fautes passées. Je reconnais à cette heure le bras qui me châtie. J'ai méprisé votre nom. Aveuglé par mes triomphes, j'ai porté une main sacrilège sur votre représentant en ce monde ; et sourd aux douloureux gémissements de l'Eglise, je l'ai arraché de son trône pontifical, et trainé en captivité. L'honneur, la justice, je les ai foulés aux pieds. Mais voyez mes larmes, voyez la douleur de mon âme, daignez, ô mon Dieu, daignez ouvrir vos bras au pécheur repentant. Pardonnez-moi les paroles de vengeance que l'excès de ma souffrance fit tomber de mes lèvres ; miséricorde, Seigneur, miséricorde ! "

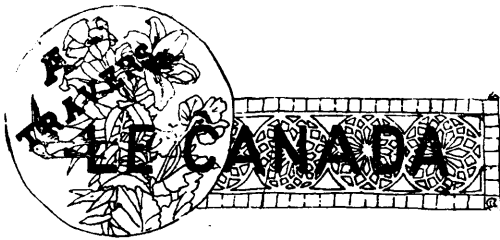
A ce moment, comme un effet de la Providence, les nuages sombres se déchirent, et la lune laisse tomber ses rayons lumineux sur le front du royal exilé. Il sent la consolation descendre dans son cœur, et le pardon avec ses ailes divines vient ranimer l'espérance dans cette âme broyée par le malheur. Napoléon, le redoutable guerrier, Napoléon aux regards foudroyants, au cœur orgueilleux et inflexible n'existe plus ; il ne reste plus qu'un chrétien pleurant ses grandes fautes, et subissant le châtement avec courage et résignation.

L.-EPIH. GRAVEL.

Ste-Thérèse de Blainville.

On a parlé de Marie-Antoinette, musicienne et actrice au théâtre de Trianon, mais qui connaît Marie-Antoinette poète ? Voici pourtant, d'après l'*Intermédiaire des curieux*, des vers d'elle, les premiers qui aient été découverts. Ils sont écrits de sa main sur un agenda qui a appartenu au comte de Fersen, à côté d'une miniature de la reine, signée *Boquet*, 1788 :

Qu'écrivez-vous sur ces tablettes ?
Quels secrets leur confierez-vous ?
Ah ! sans doute elles furent faites
Pour les souvenirs les plus doux !
En attendant qu'à cet usage
Ce souvenir soit employé,
Qu'il soit permis à l'amitié
D'en remplir la première page.



OTTAWA. — DE LA BASSE-VILLE A LA VILLE-HAUTE

C'est d'Ottawa toujours, lecteurs, que je vous parle. Le fait existe, ne vous en déplaise, la capitale fédérale tout comme celle de notre province de Québec, à sa ville haute et sa basse ville. Séparées l'une de l'autre par le canal Rideau elles confinent toutes deux, d'un côté à l'Outaouais, qui décrit autour de la ville basse un arc très accentué, et de l'autre, pour la ville basse au canal Rideau lui-même, puis à la campagne, direction nord-est, au canal Rideau encore et à la campagne, direction sud-ouest, pour la haute ville.

Une fois ces prémisses posées, je vous prie de vouloir bien m'accompagner, nous allons passer de la basse dans la haute ville. Pour ce faire nous allons franchir l'étroite ligne de démarcation entre les deux parties de la ville, ligne que l'on décore du nom pompeux de canal Rideau, nous l'allons passer très commodément, au moyen de ces deux ponts jumeaux, de massive structure, appelés : " Pont des Sapeurs. " Très joli, n'est-ce pas, ce non-là, et pas mal choisi du tout ? Il renferme, ce semble, un certain quelque chose d'attrayant qui fait qu'on aime à traverser ces ponts-là. Comme l'antique pont d'Avignon, tout le monde y passe ; il faut voir l'animation continuelle qui règne là tout le long du jour. C'est la place pour un observateur qui voudrait étudier sur nature et à vol d'oiseau la vie active de la capitale. Aux artistes en quête de types variés je conseillerais de se trouver là, entre neuf heures du matin et six heures de l'après-midi par un mardi ou un jeudi de plein soleil ; ils seraient sûrs d'enrichir leurs cartons d'une ample cueillette.

Depuis le premier ministre jusqu'au petit vendeur de journaux qui nous assourdit les oreilles de son refrain monotone, voire même jusqu'au tramp, jusqu'au " voyageur ", retour, tout frais, des pays d'en haut ; depuis la grande dame ou la riche et séduisante héritière, en splendide équipage jusqu'à l'humble revendeuse des halles et la pauvre qui promène ses haillons des bâtisses du Parlement, jusqu'à celle de la prison, quand elle ne sait pas trouver celle des asiles ; depuis les amoureux qui passent, bras-dessus, bras-dessous, en se serrant bien étroitement, crainte de tomber dans le précipice, pardessus un garde-corps haut de trois pieds, jusqu'au beau-fils et sa belle-mère qui prennent chacun un des deux ponts en Y pour traverser, séparés, une phase de plus de leur existence ; depuis la lourde et prosaïque diligence de la compagnie des chars urbains, jusqu'au léger et coquet traîneau des gens de sport, etc., etc., on y rencontre sur le pont des Sapeurs un peu de tout.

Moins les boutiques si renommées, c'est un moderne Pont-neuf. A l'instar de son vieux cousin, il a même son petit bout de légende, et je n'ai pas besoin de vous dire qu'il y a du Sulte au fond, pour avoir trouvé ça. Si tant est que je me rappelle bien ça commence comme ceci :

Sur le pont des Sapeurs, j'ai rencontré trois cœurs, etc.

* *

Comme je l'ai dit plus haut, le pont des Sapeurs se divise en deux branches, toutes deux commençant ensemble à la même rue Rideau, à l'endroit où elle perd son nom, pour rejoindre l'une la rue Sparks et l'autre la rue Wellington.

La plus ancienne de ces deux branches est, à vrai dire, plutôt un énorme viaduc qu'un pont ; deux massives approches en pierre un arc sous lequel coule le canal Rideau, et voilà tout. L'autre, construite en 1873, porte le nom de pont Dufferin, et c'est un pont effectivement, appuyé sur deux larges piliers de pierre, de chaque côté du canal susdit, avec deux culasses de pierre solide aussi. La structure du pont est en fer ; l'industrie commençait alors à s'en faire connaître sans être tou-

tefois populaire comme aujourd'hui. Le nom de Dufferin, souvenir durable de ce gentil et honnête gouverneur, l'année d'érection, tout cela nous est révélé par une inscription gravée sur la pierre de la culasse, côté de la ville basse. Cette inscription nous rappelle en même temps que le maire d'Ottawa, il y a dix sept ans, était un Canadien-français, M. Eugène Martineau. Quand donc se reproduira l'heureux fait, amené par l'entente et l'union de nos compatriotes qui comptent encore le gros nombre dans Ottawa ? Trêve de courtoisie malséante : laissons à ces messieurs de la Chambre l'humiliant procédé des compromis et sachons prendre tout ce qui nous appartient, pour que l'envieux ne puisse pas dire que, trop inconscients, nous nous montrons indignes de nos biens.

Dernier détail, les deux branches du pont des Sapeurs sont sises à quelque cinquante pieds l'une de l'autre dans leur écartement moyen.

* *

Si nous nous arrêtons un instant de plus, sur le pont, branche de la rue Wellington, et que nous regardions le canal Rideau, là, à trente pieds au-dessous de nous, venir s'anéantir dans l'Outaouais où s'alimente sa navigation, au moyen des sept ou huit écluses minuscules et continues qui élèvent, tout d'un coup, son niveau à plusieurs pieds au-dessus de la rivière. S'il vous plaît de consentir à ce temps d'arrêt, je vous dirai la raison pour laquelle le canal Rideau vient se décharger dans la rivière, entre la butte du Parlement, à gauche, et la côte dite du Colonel, à droite, au lieu de le faire à travers cette partie de la ville qu'on nomme ici *Le Flat*, tels que l'indiquaient les plans primitifs du colonel By, le fondateur de Bytown (la ville de By), aujourd'hui Ottawa. C'est un bout de légende que rapporte M. Georges Johnson, dans son intéressant et utile opuscule : *Alphabet of first things in Canada*. Il s'agit de tomber un nom français, et l'on sait que ces messieurs n'en perdent pas l'occasion. Pour eux, un péché de Français est dix fois plus grave qu'un crime d'Anglo Saxon, et rien ne leur plairait tant que de pouvoir prouver que la mère Eve a mordu en français dans le fruit défendu. Allons-y de l'histoire, car il fait du vent sur le pont.

En ce temps-là donc, le colonel By, de fondatrice mémoire, était descendu à Québec pour exhiber au gouverneur-général, les plans et devis du canal projeté par lui de Kingston à Bytown. By se croyait seul avec le gouverneur, à l'issue d'un dîner, et allait étaler ses papiers, lorsqu'il constata la présence d'une tierce personne. Comme il hésitait, disant que ses plans étaient privés tout à fait, " Faites sans crainte, dit le gouverneur, monsieur est un officier et un homme d'honneur. " Le lendemain, " c'est officier, cet homme d'honneur, " arrivait à Bytown et achetait *Les Flats* qui gardent, paraît-il, son nom de " Le Breton. " C'était déloyal, en vérité, aussi le brave colonel entra-t-il dans une violente colère et jura ses grands dieux que Le Breton ne profiterait pas de cette action deshonnête. Il changea tout son plan d'un coup de crayon, et voilà pourquoi le canal Rideau n'alla plus joindre la rivière, tel que projeté, juste au-dessous des chûtes Chaudière, mais s'en vint au contraire tracer sa route à travers l'étroite gorge que nous fait franchir le pont des Sapeurs. Tant il est vrai que la colère change parfois notablement le cours de bien des choses !

* *

En voici, tout de même assez sur le pont, pour suivre notre route vers la ville haute et puis jusqu'aux faubourgs d'icelle même, car nous sommes en voiture, cette fois : je crois bien que j'avais oublié de vous le dire.

Avant, néanmoins, que de quitter ce terrain neutre pour nous engouffrer dans la rue Sparks qui s'ouvre devant nous, jetons un coup d'œil sur le magnifique hôtel des postes dont se vante la capitale, et crayonnons-le en passant. Il fait face, justement, à l'écartement majeur et définitif des deux branches du pont, sur un bout de rue qui les joint l'une à l'autre.

C'est une vaste construction en pierre d'un brun gris, à trois étages, surmontée d'une tour centrale avec cadran. L'extérieur est d'un style très joli

et l'intérieur d'un confort parfait ; c'est assez dire que résidents et visiteurs ont toute raison d'en être satisfaits. Outre la rue d'en face dont j'ignore encore le nom, si tant il est qu'elle en porte un, le bureau de poste, comme on dit partout, a une façade ou plutôt un côté sur la rue Sparks et un troisième sur la rue Wellington. A l'arrière-plan se trouve encore une ruelle, ce qui lui donne un air dégagé tout à fait digne de sa grandeur.

Les bureaux de douane et d'accise, pour Ottawa, se partagent, avec ceux du service postal, l'occupation de ce vaste bâtiment : ils ont leur entrée sur la rue Sparks, l'entrée principale de la façade étant réservée aux postes.

Et puis, à présent, en avant dans la rue Sparks.

* *

Il convient de dire ici, tout de suite, que la rue Sparks c'est la grande artère commerciale et tout à la fois le boulevard à la mode des promenades, à Ottawa. Un composé, en petit, des rues Saint-Jacques et Sherbrooke ; mes lecteurs de Montréal me comprendront. Et j'ose aussi compter que mes lectrices, après cette explication, ne s'étonneront pas trop d'apprendre que c'est là le théâtre en plein air des chassés-croisés galants dont font les frais leurs aimables congénères et les jeunes beaux de la capitale. C'est de cette rue que, par ici, l'on dirait avec le poète, en lui tournant un peu son dernier vers :

« En vous promenant dans la ville ;
A chaque pas vous rencontrez
Des blondes, des brunes par mille,
Et ce n'est point vous qui cherchez... »

En effet, c'est à la file qu'on rencontre, là, les jolies filles de la capitale : j'en appelle à l'expérience que chacun en a pu faire s'il a passé dans cette rue par une après-midi pleine de soleil ou bien par une belle et fraîche soirée, sous les rayons bleus des foyers électriques.

Le seul nom de la rue Sparks, c'est un charme mystérieux qui allume les convoitises ambulantes de toutes les jeunes Outaouaises, tant de la haute que de la basse-ville. Elles rêvent, le soir, des émotions fournies par la promenade de l'après-midi, et le matin elles rêvent encore aux plaisirs que réserve celle du jour présent. On trouverait probablement, dans la capitale, plusieurs chaînes d'or liant deux cœurs à l'hyménée, dont plus d'un anneau a été ramassé sur le parcours de la rue Sparks. C'est à un tel point que les gentilles Outaouaises regrettent un beau jour passé sans un tour sur la rue Sparks, et que les damoiseaux qui veulent suivre la mode ne manquent pas d'y faire quotidiennement, la ronde officielle, dussent ils, pour cela allonger leur chemin !

Toute pleine qu'elle est de piétons des deux genres, la rue Sparks n'en est pas moins encombrée de riches équipages. Qu'on y passe à pieds ou en voiture, il faut y passer, c'est le mot d'ordre et veuillez croire qu'on y tient. Puisqu'on ne saurait y avancer à l'aise, fuyons donc bien loin de ces embarras et poussons une pointe vers la banlieue où l'on se promène plus à son aise.

* *

Vers quel côté se diriger ? Allons, gagnons le canal Rideau par cette rue de traverse qui coupe les rues Wellington, Sparks, Queen, etc.

Voici qu'on longe le terrain des expositions d'Ottawa. C'est un enclos magnifique où l'on voit, à chaque année de fort belles choses ; j'en ai jugé l'an passé, me trouvant ici à l'époque de l'exhibition. Ce fut bien beau : j'en garde encore quelque souvenir, je vous en reparlerai peut-être.

Nous traversons le canal sur un pont léger qui tremble sous le traîneau, puis la chaussée et nous prenons, pour revenir, un chemin de ceinture qui passe au pied de celle-ci.

Quelle riche et jolie banlieue que celle d'Ottawa. Nous aurons j'espère occasion d'y revenir. Comme la promenade, aujourd'hui, est déjà un peu longue, contentons-nous d'admirer, au passage, à notre droite, les établissements spacieux et bien installés du scholasticat des révérends Pères Oblats de Marie Immaculée, et puis rentrons en ville.

Voici leur ferme si bien tenue avec ses splendides dépendances ; la massive maison de pierres qui prend des airs d'ancien manoir.

Tout cela respire l'aisance, mais surtout l'ordre et la propreté. A cet aspect, notre souvenir se reporte spontanément aux jours du moyen-âge, alors que les moines de la vieille Europe cultivaient eux-mêmes le sol de la patrie, dont ils furent les premiers et les plus nobles défricheurs ; alors que chaque abbaye devint comme une ferme modèle où affluaient, pour s'y former, les artisans du véritable âge d'or dans lequel on vit comme jamais fleurir l'agriculture, le plus bel âge du monde !

Lecteurs, je choisis le moment où nous rentrons en ville, pour vous dire, si c'est possible et que vous le vouliez bien, pour vous dire : Au revoir !

Le saint-Elysée

L'ORANGISME

Le spectacle que vient de nous donner la Chambre des Communes, à Ottawa, nous rappelle certains vers de notre poète national. Nous en extrayons ceux-ci de *La Légende d'un Peuple*.

Quel patriote, sentant un cœur battre dans sa poitrine, les lira sans émotion ?

.....
Ecoutez la clameur qui là-bas retentit,
Ou plutôt cette voix bestiale qui beugle,
C'est le rugissement du fanatisme aveugle ;
Le hurlement du monstre encore inassouvi.
Tant que, sous son pied-bot, notre peuple asservi
N'aura pas mis son front et plié son échine ;
Tant que nous n'aurons pas, insensible machine,
Sans luttes, pour pâture à ses instincts étroits,
Abandonné, joyeux, le dernier de nos droits ;
Tant que nous n'aurons pas, à son intolérance,
Sacrifié jusqu'au souvenir de la France ;
Tant que notre foi sainte, à l'abri des lacets,
Gardera nos enfants, fiers, libres et Français ;
Tant que par droit d'aïnesse et par droit de conquête
Notre race, chez soi, marchera haut la tête,
On entendra rugir le despote.

Il lui faut
Notre asservissement, ou sinon... l'échafaud !
LOUIS FRÉCHETTE.

JEUX SCIENTIFIQUES

Voulez vous graisser la patte à quelqu'un ?
Procurez-vous quelques gouttes d'un acide bon marché et commun : l'acide chlorhydrique ; et offrez à ce quelqu'un une cuvette pour se laver les mains. en jetant dedans secrètement quelques gouttes d'acide.

Dès qu'il aura pris le savon, ses mains, au lieu d'être enveloppées de mousse glissante, seront toutes couvertes de suif gluant, et plus le malheureux voudra se débarrasser en se savonnant, plus le suif abondera. Il accusera peut-être le savon. Alors prenez cet innocent savon et lavez vos mains devant lui, dans l'eau ordinaire et démontrez lui ainsi qu'il est un maladroit.

Le savon est composé de suif et de soude, et l'acide lui enlève la soude pour faire un chlorhydrate de soude, en sorte qu'il ne reste que la graisse qui tache au lieu de laver ; on donne cette leçon de chimie pour consoler le patient.



MORALE. Lorsqu'on se confesse avec l'acide de la haine, on s'enrassé au lieu de se laver

PRIMES DU MOIS DE FEVRIER

LISTE DES RÉCLAMANTS

Montréal :—George Reed (\$10.00), 2619, rue Notre-Dame ; Louis Doray, 116, rue Cadieux ; George Jolicœur, 2, Rousseau ; R. S. Simard, 1355, rue Ste-Catherine ; J. Alcide Chaussé, 1541, rue Ste-Catherine ; Z. Mantha, 5, rue Ste-Thérèse ; Chs D. Tassé, 635, rue Sanguinet ; E. Corbin, (deux primes), 30 rue Saint-Martin ; D. A. Marchand, 73, rue Dubord ; G. A. Théoret, restaurant Terrapin, rue Notre-Dame ; Alfred Gauvin, 603 c, rue Sanguinet ; A. Desjardins, 266, rue Wolfe ; Elzéar Pérus, (deux primes), 41, rue Arcade ; J. A. Labelle, 172 rue Ste-Elizabeth ; E. Bériau, 83, rue Vitry ; Albert Drolet, 169, rue Plessis ; Louis Gauvette, 276, rue Jacques Cartier ; Théo. H. Lauson, 180, rue Lafontaine. L. Brazeau, 21, rue Plessis ; J. Toutant, 94, rue Saint-André ; Joseph Lemire, 5, rue Versailles ; Dame E. Huot, 771, rue Sanguinet ; Zéphirin Babant, 14, rue Chaboillez ; Dame A. Lahaise, 1179, rue Notre-Dame ; J.-B. Trottier, 202, rue Wolfe ; J. Charbonneau, 11, rue Charbonneau ; Mlle V. Clément, 509, rue Lagouchetière.

Québec :—A. Parent (\$3.00), 83, rue du Pont ; Napoléon Rousseau, 226, rue St-Valier, St-Sauveur ; Dame Vve Céline Tremblay, 145, rue Fleuri, Sain-Roch ; Dr Arthur Watters, 282, rue St-Jean ; Dame Alfred Morisset, 62, rue Charest, Saint-Roch ; P. Gagnon, 51, rue Notre-Dame-des-Anges, Saint-Roch ; Léon Lacasse, 29, rue Scott ; Delphis Marsau, 61, rue Bayard, Saint-Sauveur ; Alfred Déry, 131, rue Ste-Hélène, St-Roch ; Uldéric Marcotte, 11, rue Arthémise, Saint-Sauveur ; Dame Marie Guillot, 161, rue St-Jean ; P. Thom s Normandin, 132, rue St-Olivier ; Ulric De Varennes (\$2.00), 40, rue Ste-Elizabeth, St-Sauveur ; J. B. Beau-doin, 163, rue Richelieu ; Pierre Côté, 136, rue Arago, Saint-Roch.

Lévis :—George Lambert, Notre-Dame, 6, rue Commerciale.
Pointe Saint-Charles :—George Larose, 198, rue Albert ; Raymond Ducharme, 147, rue Ropery.

Saint-Henri de Montréal :—J. A. Hébert, 1694, rue Saint-Jacques.

Maisonnette :—Thos Lemire.

Sainte-Cunégonde :—Delle L. Voyer, 1459, rue St-Jacques ; L. Ethier, 153, rue Richelieu ; Dame Alphonse Bertrand, 264, rue Delisle.

Langueuil :—Wilfrid Ménard (\$25.00), chemin de Chambly,
Saint-Hyacinthe :—Madame R. Raymond ; T. Robitaille.

Windsor Mills :—A. L. Beaulieu.

Saint-Ferdinand de Mégantic :—P. A. Pelletier.

Danville :—Léon St.-Jean,

Ottawa :—Dlle Léonie Paquette, 77, rue Water ; A. Bédard, 141, Batelier.

Saint-Zotique :—M. l'abbé E. A. Coallier.

Saint-Placide :—Delle Louisa Montgrain.

Great Falls, N. H. :—J. B. Thibault.

Lowell, Mass. :—Arthur Denis, 4, Decatur Av.

UNE ROUE DE FORTUNE QUI TOURNE SANS FIN

Comme d'ordinaire, le grand tirage mensuel de la loterie de l'Etat de la Louisiane, a eu lieu, mardi, le 11 février. Le billet No. 64385 a tiré le premier prix capital de \$300,000. Il avait été vendu par vingtième à \$1.00, chaque, envoyé à M. A. Dauphin, Nouvelle-Orléans, La. : un à C. Kozminski & Cie, Chicago, Ill. ; un à Malachie J. Good, Boston, Mass ; un à la "National Security Bank," Boston, Mass ; un à John D. Mayfield et Ed. C. Himstedt, Waco, Texas ; un à C. P. Kramer, 460 Broadway, Cleveland, O. ; un à P. O'Brien, 521 South 12e rue, Philadelphie, Pa. ; un à un correspondant, par l'entremise de Well's, Fargo & Cie, Bank, San Francisco, Cal. ; un à la "Colorado National Bank," Denver, Col. ; un à William Llein, 93 Enterprise Alley, McKeesport, Pa. etc. Le billet No. 44138 a tiré le second prix capital de \$100,000, vendu par vingtième à \$1, chaque ; un à J. S. Wedd, Boston, Mass ; un à la "Western National Bank," Baltimore, Md ; un à Perry Williams aux soins de V. H. Rugler & Cie., rue Prastedt Green, Baltimore, Md ; un à la "Nevada Bank," San Francisco, Cal. ; un à C. Nord, Paxton, Ill. ; un à Edgar Hill, Cincinnati, O. ; un à C. T. Audushon, De Soto, Mo. ; un à la Banque de Montréal, Brockville, Ont., Canada ; un à John Meyer, coin Baronne et huitième, Nouvelle-Orléans, La., etc. Le billet No. 40919 a tiré le troisième prix capital de \$50,000. Il a été vendu par quarts à \$5, chaque ; un à Huiduril, Chicago, Ill. ; un à "American Express Co.," Detroit, Mich. ; et le reste ailleurs. Le billet No. 54519 a tiré le quatrième prix capital de \$25,000, vendu par vingtième à \$1, chaque ; un à W. P. Chester, 489 1/2 rue Tremont, Boston, Mass. ; un à L. Schroeder, 1517 Nord 25e rue, Philadelphie, Pa. ; un à la "American National Bank," Leadville, Col. ; un à Tom Gasson, Birmingham, Ala. ; un à la "First National Bank" Jackson, Tenn. ; un à la "Farley National Bank," Montgomery, Ala. ; un à la "Lowry Banking Co.," Atlanta, Ga., etc. Le prochain tirage aura lieu mardi, le 15 avril. Toute information sera donnée sur demande à M. A. Dauphin, Nouvelle-Orléans, Louisiane.

Le Musée des Familles paraissant deux fois par mois, publié dans son numéro du 1er Mars 1890 : Réurrection, par Ernest Falgout. — Un cadet de Normandie au XVIIe Siècle. — Les Arts décoratifs au Musée de Cluny, par Alf. Darcel. — Grands Souvenirs. — Sparte, par G. H. — En se cherchant, par Maurice Maindron. — Un bouchon récalcitrant, par Alb. Guillaume. — Chronique. — Causerie de quinzaine. — Correspondance et Concours, par Eugene Muller. — Illustrations par Erwins Dehne, Adrien Marie, Kirchner, Albert Guillaume, Specht, Bourgaie, Gaillard, etc., etc., et d'après des photographies et de vieilles estampes. Prix d'abonnement : Paris, un an, 14 f. ; Département, 16 francs, à la Librairie CH. DELAGRAVE, 15, rue Soufflot Paris.

AVIS AUX MERES. LE SIROP CALMANT DE MME WINSLOW, pour la dentition des enfants, est le médicament recommandé par les principaux médecins des Etats-Unis, et il est employé avec avantage depuis quarante ans par des millions de meres pour leurs enfants. Pendant les progrès de la dentition sa valeur est incalculable. Il soulage l'enfant de toute douleur, guérit la dissenterie et la diarrhée, les douleurs d'entrailles et le borborygme. Il donne du repos à la mere en donnant la santé à l'enfant. Prix : 25 cents la bouteille.

VICTOR ROY,
ARCHITECTE
26 RUE ST-JACQUES, MONTREAL

Alcide Chausse
Architecte
No. 154, Rue St Catherine.
Montreal.
Telephone "Bell" 6504.

A VENDRE
2,000 CRAVATES
(Derby et 4 in hand)
de \$1.00, 75c., 50c. et 35c.,
CHOIX A 25c
Premier arrivé premier servi
GUIMOND
15 ST-LAURENT
La meilleure chemise à 75 cents

CASTOR FLUID
On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicieuse et rafraichissante. Elle entretient le scalp en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles. 25 cts la bouteille
HENRY R. GRAY,
Chimiste-pharmacien,
144, rue St-Laurent.

SANS PEUR ET SANS REPROCHE
SAVONS MEDICAUX
DU
DR V. PERRAULT

Ces savons, qui guérissent toutes les Maladies de la peau, sont aujourd'hui d'un usage général. Des cas nombreux de démangeaisons, dartres, hémorrhoides, etc., réputés incurables, ont été radicalement guéris par l'usage de ces Savons.
NUMEROS ET USAGES DES SAVONS
Savon No 1.—Pour démaquage des toilettes.
Savon No 5.—Pour toutes sortes de dartres.
Savon No 8.—Contre les taches de rousse et le masque.
Savon No 11.—Surnommé à juste titre savon de beauté, sert à embellir la peau et donner un beau teint à la figure.
Savon No 17.—Contre la gale. Cette maladie essentiellement contagieuse disparaît en quelques jours en employant le savon No 17.
Savon No 18.—Pour les hémorrhoides. Ce savon a déjà produit les cures les plus admirables, et cela dans les cas les plus chroniques. Ces savons sont en vente chez tous les pharmaciens. Expédiés par la poste sur réception du prix (25 cents).
ALFRED LIMOGES,
Saint-Eustache, P.Q.

OR PLAQUÉ SOLIDE.
Afin d'introduire nos montres et autres bijouteries pour 60 jours nous enverrions ce beau jeu d'or fin plaqué à aucune adresse sur reçu de 32 cent en timbre de Post; et aussi enverrions sans autres charges notre grand catalogue de montres et bijouteries &c. avec des termes très avantageux aux Agents. Ce jeu est d'une qualité très fine et garantie de durer des années et soutenir l'essai de l'acide, est offert pour 32 cent pour 60 jours seulement. Envoyez votre ordre immédiatement et vous recevrez un jeu volant \$2.00 pour 32 cent.
CANADIAN WATCH AND JEWELRY CO.
69 & 71 Adelaide St., East Toronto, Ont.

HENRI LARIN,
PHOTOGRAPHE
2202 -- RUE NOTRE-DAME -- 2202

JOHNSTON'S FLUID BEEF

Des milliers de dyspeptiques ont fait usage DU
JOHNSTON'S FLUID BEEF
Avec le plus grand succès, car il facilite la digestion et donne des forces

HOTEL DU CANADA
A. C. SABOURIN, propriétaire
Coin des rues Saint-Gabriel et Sainte-Therese
MONTREAL
Ses lunches à 25 cents sont des meilleurs à Montreal.

La Compagnie d'Assurance
NORTHERN OF ENGLAND.
Capital..... \$15,000,000
Fonds accumulés..... 17,106,000
BUREAU GÉNÉRAL POUR LE CANADA
724 NOTRE-DAME, MONTREAL
ROB. W. TYRE, Gérant.
AGENTS POUR LA VILLE
ELZEAR LAMONTAGNE JOSEPH CORBEIL

POND'S EXTRACT
VEGETABLE
PAIN DESTROYER

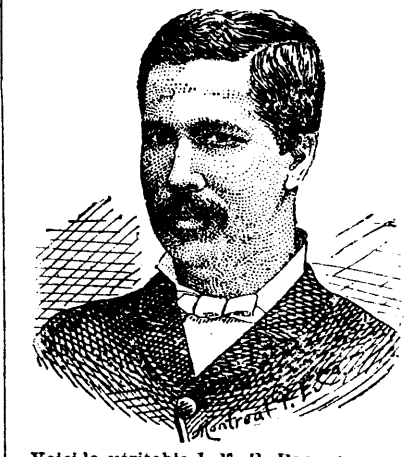
Hemorrhages. Bleeding from the Lungs, Stomach, Nose, or from any cause, is speedily controlled and stopped.
Sores, Ulcers, Wounds, Sprains and Bruises. It is cooling, cleansing and Healing.
Catarrh. POND'S EXTRACT is most efficacious for this disease, Cold in the Head, etc. It is the best known remedy for all diseases affecting the mucous membrane of the Eyes, Nose, Mouth, Throat, Stomach, etc.
Rheumatism, Neuralgia. No other preparation has cured more cases of these distressing complaints than POND'S EXTRACT.
Diphtheria, Sore Throat. Use the Extract promptly. Delay is dangerous.
Piles. Bleeding or Itching. POND'S EXTRACT is the greatest known remedy, rapidly curing when other medicines have failed. The leading physicians of Europe and America have recommended POND'S EXTRACT for Piles.
For Chilblains and Frost Bites. It is the best remedy that can be applied.
Female Complaints. In the majority of female diseases the Extract can be used, as is well known, with the greatest benefit. Full directions accompany each bottle.

CAUTION.
Pond's Extract has been imitated. The genuine has the words "Pond's Extract" blown in the glass, and our picture trade-mark on surrounding buff wrapper. None other is genuine. Always insist on having POND'S EXTRACT. Take no other preparation. It is never sold in bulk or by measure.
Sold everywhere. Prices, 50c., \$1, \$1.75.
Prepared only by POND'S EXTRACT CO., NEW YORK AND LONDON.

TROUVE
L'EAU SAINT-LEON est le bourreau qui extermine la Dyspepsie, la Constipation, le Rhumatisme, Maladie du Foie et des Reins.
Faites-en un usage constant et vous jouirez d'une bonne santé.
Cie D'EAU DE SAINT-LEON
51, PLACE VICTORIA
E. MASSICOTTE & FRERES
SEULS PROPRIETAIRES
Téléphone 1432

ETABLIE EN 1870
Nous avons le plaisir d'annoncer que nous avons toujours en magasin les articles suivants :
Les tripes extraits collés aires concentrés de JONAS
Huile de Castor en bouteilles de toutes grandeurs
Moutarde Française Glycerine, Collofortes.
Huile d'Olive en demipintes, pintes et pots.
Huile de Foie de Mornes etc., etc.

HENRI JONAS & CIE
10—RUE DE BRESOLES—10
Bâtisses des Sœurs) MONTREAL



Voici le véritable J. E. P. Racicot, inventeur, propriétaire et manufacturier des célèbres Remèdes Sauvages, 1434, rue Notre Dame, à l'enseigne du Sauvage.
Montréal, 9 mai.
CERTIFICAT.—Moi, soussigné, je certifie que pendant six mois j'ai été malade d'une démanaison et dartres aux bras d'une souffrance terrible, j'ai été guéri par les Remèdes de J. E. P. RACICOT, propriétaire et fabricant de remèdes sauvages, dans l'espace de trois semaines, au No 1434, rue Notre-Dame, à l'enseigne du Sauvage
A. LAFERRIERE, typographe,
No 11, Saint-Etienne, Côteau St-Louis.
On trouvera les mêmes remèdes au No 25 rue St-Joseph, Québec, et au No 9, rue Duont, Sherbrooke.

SANS PRECEDENT AUCUN I
Au-delà d'un Million distribué
L.S.L.

COMPAGNIE de la LOTTERIE de l'ETAT de la LOUISIANE
Incorporée par la Législature pour les fins d'éducation et de charité, et ses franchises déclarées, être parties de la présente Constitution de l'Etat en 1879, par un vote populaire écrasant.
Les Grands Tirages Extraordinaires ont lieu semi-annuellement (Juin et Décembre) et les Grands Tirages Simples ont lieu mensuellement, les dix autres mois de l'année. Ces tirages ont lieu en public, à l'Académie de Musique, Nouvelle-Orléans, Le.

En Renommée durant Vingt Ans, pour l'intégrité de ses tirages et le paiement exacte de ses prix
Attesté comme suit :
" Nous certifions par les présentes que nous surveillons les arrangements faits pour les tirages mensuels et semi-annuels de la Compagnie de Lotterie de l'Etat de la Louisiane, que nous gérons et contrôlons personnellement les tirages nous-mêmes et que tout est conduit avec honnêteté, franchise et bonne foi pour tous les intéressés : nous autorisons la Compagnie à se servir de ce certificat, avec des fac-simile de nos signatures attachés dans ses annonces.

Ed. J. ...
J. A. Early
Commissaires

Nous, les soussignés, Banquiers et Banquiers, paierons tous les prix gagnés aux Loteries de l'Etat de la Louisiane qui seront présentés à nos caisses.
R. M. Walmsley, Pres. Louisiana National Bk
Pierre Lanoux, Pres. State National Bk
A. Baldwin, Pres. New Orleans National Bk
Carl Kohn, Pres. Union National Bk

Grand Tirage Mensuel
A L'ACADEMIE DE MUSIQUE, NOUVELLE-ORLEANS,
MARDI, 15 AVRIL 1890
PRIX CAPITAL - - - \$300,000
100,000 Billets à \$20 chaque. Moitié, \$10
Quart, \$5. Divisés, \$2. Vingtième, \$1.
LISTE DES PRIX
1 PRIX DE \$300,000 est. \$300,000
1 PRIX DE 100,000 est. 100,000
1 PRIX DE 50,000 est. 50,000
1 PRIX DE 25,000 est. 25,000
2 PRIX DE 10,000 sont. 20,000
5 PRIX DE 5,000 sont. 25,000
25 PRIX DE 1,000 sont. 25,000
100 PRIX DE 500 sont. 50,000
200 PRIX DE 300 sont. 60,000
500 PRIX DE 200 sont. 100,000
PRIX APPROXIMATIFS
100 PRIX DE \$500 sont. 50,000
100 PRIX DE 300 sont. 30,000
100 PRIX DE 200 sont. 20,000
PRIX TERMINANT
999 PRIX DE \$100 sont. 99,900
999 PRIX DE 100 sont. 99,000
3,134 prix se montant à \$1,054,800
NOTE.—Les billets gagnant les Prix Capitales ne se trouvent pas compris dans les prix terminants.

AGENTS DEMANDES
Pour prix aux clubs et autres informations adressez-vous aux soussignés. Ecrivez lisiblement et donnez votre résidence, ville, comté, rue et numéros.
Les retours par malle se feront plus rapidement en nous envoyant une enveloppe portant votre propre adresse. Nommez LE MONDE ILLUSTRE.
IMPORTANT
S'adresser à **M. A. DAUPHIN,**
ou **M. A. DAUPHIN,** New-Orleans, La-
Washington, D. C.
Par lettres ordinaires, contenant mandats émis par toutes les Compagnies d'Express, New-York Exchange, ou Traités et Mandats-Poste.

Adressez vos Lettres Enregistrées contenant de l'Argent à
NEW ORLEANS NATIONAL BANK,
New Orleans, La-
Souvenez-vous que le paiement des Prix est **Garanti par Quatre Banques Nationales** de la Nouvelle-Orléans, et que tout billet porte la signature du Président d'une institution dont les droits d'exister sont reconnus par les plus hautes cours; par conséquent, défiez-vous des contrefaçons ou des proportions anonymes.
Une Piastre est le prix de la plus petite partie ou fraction d'un billet émis par nous dans aucun tirage. Ce qu'on pourra offrir pour moins d'un dollar, portant notre nom, est fait dans le but de frauder.

FEUILLETON " DU MONDE ILLUSTRÉ "

MONTRÉAL, 22 MARS 1890

FAMILLE-SANS-NOM

PAR JULES VERNE

PREMIÈRE PARTIE.

(Suite)

—Cela est évidemment singulier, répondit M. de Vaudreuil, d'autant plus que ce personnage, quel qu'il soit, ne dit même pas s'il a l'intention de se présenter à ce rendez-vous ? La lettre que j'ai reçue m'informe simplement que vous devez venir tous trois ce soir à la villa Montcalm . . .

—Et la nôtre ne contient pas d'autre information ajouta William Clerc.

—A bien réfléchir, fit observer Vincent Hodge, pourquoi cet inconnu nous aurait-il donné cet avis, s'il ne se proposait pas d'assister à notre conférence ! J'ai lieu de croire qu'il viendra . . .

—Eh bien, qu'il vienne ! répondit Farran. Nous verrons l'homme qu'il est, d'abord, nous écouterons les communications qu'il se propose de nous faire, et nous l'éconduirons, s'il ne nous convient pas d'entrer en relation avec lui.

—Vaudreuil, demanda William Clerc, ta fille a eu connaissance de cette lettre ? Qu'en pense-t-elle ? . . .

—Rien de suspect, William.

—Attendons ! " répondit Vincent Hodge.

En tout cas, s'il venait au rendez-vous, le signataire de la lettre avait voulu prendre quelques précautions, puisqu'il ferait nuit lorsqu'il arriverait à la villa Montcalm—ce qui n'était que prudent dans les circonstances actuelles.

La conversation de M. de Vaudreuil et ses amis porta alors sur la situation politique, si tendue par suite des dispositions oppressives que manifestait le Parlement anglais. Eux aussi sentaient que cet état de choses ne pouvait durer. Et, choses ne pouvant durer. Et, à ce propos, M. de Vaudreuil fit connaître comment, en sa qualité de président du comité de Laval, il avait reçu par l'entremise du notaire Nick, une somme considérable, certainement destinée à subvenir aux besoins de la cause.

Pendant qu'ils se promenaient dans le parc en attendant l'heure du dîner, Vincent Hodge, William Clerc et André Farran confirmèrent à M. de Vaudreuil ce que lui avait dit maître Nick. Les agents de Gilbert Argall étaient en éveil. Non seulement le personnel de la maison Rip, mais des escouades de la police régulière parcouraient la campagne et les paroisses du comté, mettant tout en œuvre pour retrouver la piste de Jean-Sans-Nom. Evidemment, l'apparition de ce personnage suffirait à provoquer un soulèvement. Il n'était donc pas impossible que l'inconnu fût à même de renseigner M. de Vaudreuil à cet égard.

Vers six heures, M. de Vaudreuil et ses amis rentrèrent dans le salon où Clary venait de descendre. William Clerc et André Farran lui don-

nèrent un bonjour paternel qu'autorisait leur âge et leur intimité. Vincent Hodge, plus réservé, prit respectueusement la main que lui tendait la jeune fille. Puis, il lui offrit son bras, et tous passèrent dans la salle à manger.

Le dîner était abondamment servi, ainsi que cela se faisait communément à cette époque dans les plus modestes comme dans les plus riches habitations canadiennes. Il se composait de poissons du fleuve, de venaison des forêts voisines, des légumes et des fruits récoltés dans le potager de la villa.

Pendant le dîner, la conversation ne traita point du rendez-vous si impatientement attendu. Mieux valait ne point parler devant les domestiques, bien qu'ils fussent de fidèles serviteurs, depuis longtemps au service de la famille de Vaudreuil.

Après le dîner, la soirée était si belle, la température si douce que Clary vint s'asseoir sous la véranda. Le Saint-Laurent caressait les premières marches de la terrasse, en les baignant de ses eaux que l'étales de la marée immobilisait dans l'ombre.

suite, avant qu'aucun des gens de l'habitation eût le moindre soupçon.

Cependant, comme il était possible que le visiteur ne vint pas par le Saint-Laurent, M. de Vaudreuil avait donné ordre d'introduire immédiatement toute personne qui se présenterait à la villa. Une lampe, allumée dans le salon, ne laissait filtrer qu'un peu de lumière à travers les rideaux des fenêtres, abritées sous le vitrage opaque de la véranda. Du dehors, on ne verrait rien de ce qui se passerait au dedans.

Pourtant, si tout était tranquille du côté du parc, il n'en était pas ainsi du côté du fleuve. De temps à autre apparaissaient quelques embarcations, qui s'approchaient tantôt de la rive gauche, tantôt de la rive droite. Elles s'abordaient parfois, des mots rapides étaient dits de l'une à l'autre ; puis, elles s'éloignaient en des directions différentes.

M. de Vaudreuil et ses amis observaient attentivement ces allées et venues, dont ils comprenaient bien le motif.

" Ce sont des agents de la police, dit William Clerc.

—Oui, répondit Vincent Hodge, et ils surveillent le fleuve plus activement qu'ils ne l'ont fait jusqu'alors . . .

—Et peut-être aussi la villa Montcalm ! "

Ces derniers mots venaient d'être murmurés à voix basse, et ce n'était ni M. de Vaudreuil, ni sa fille, ni aucun de ses hôtes qui les avaient prononcés.

En ce moment, un homme, caché entre les hautes herbes au-dessous de la balustrade, se redressa sur la droite de l'escalier, franchit les marches, s'avança d'un pas rapide à travers la terrasse, releva sa tuque, et dit, après s'être incliné légèrement :

" Le Fils de la Liberté qui vous a écrit, messieurs."

M. de Vaudreuil, Clary, Hodge, Clerc et Farran, surpris par cette brusque apparition, cherchaient à dévisager l'homme qui venait de s'introduire dans la villa d'une façon si singulière. Sa voix, d'ailleurs, leur était aussi inconnue que sa personne.

" M. de Vaudreuil, reprit cet homme, vous m'excuserez de me présenter chez vous dans ces conditions. Mais il importait qu'on ne me vit pas entrer à la villa Montcalm, comme il importera qu'on ne m'en voit pas sortir.

—Venez donc, monsieur ! " répondit M. de Vaudreuil.

Puis, tous se dirigèrent vers le salon, dont la porte fut aussitôt refermée.

L'homme qui venait d'arriver à la villa Montcalm, c'était le jeune voyageur en compa-

gnie duquel maître Nick avait fait le parcours de Montréal à l'île Jésus, M. de Vaudreuil et ses amis observèrent, ainsi que le notaire l'avait fait déjà, qu'il appartenait à la race franco-canadienne.

Voici ce qu'il avait fait, après avoir pris congé de maître Nick, à l'entrée des rues de Laval.

En premier lieu, il s'était dirigé vers une modeste taverne des bas quartiers de la ville. Là, blotti dans le coin de la salle, il avait, en attendant l'heure du dîner, parcouru les journaux mis à sa disposition. Son visage impassible n'avait laissé voir des sentiments qu'il éprouvait pendant sa lecture, bien que ces feuilles fussent alors rédigées avec une extrême violence pour ou contre la Couronne. La reine Victoria venait de succéder à son oncle Guillaume IV, et, de part et d'autre, on discutait, dans des articles passionnés, les modifications que le nouveau règne imposerait au gouver-



" Le Fils de la Liberté qui vous a écrit, messieurs. "—Page 15, col. 3.

M. de Vaudreuil, Vincent Hodge, Clerc et Farran fumaient le long des balustrades. A peine échangeaient-ils quelques paroles, et toujours à voix basse.

Il était un peu plus de sept heures. La nuit commençait à obscurcir les profondeurs de la vallée. Tandis que le long crépuscule se retirait à travers les plaines de l'ouest, les étoiles s'allumaient dans la zone opposée du ciel.

Clary regardait en amont et en aval du Saint-Laurent. L'inconnu viendrait-il par la voie du fleuve ? Cela paraissait indiqué, s'il ne voulait laisser aucune trace de son passage. En effet, il était facile à une légère embarcation de se glisser le long de la rive, de filer entre les herbes et les roseaux de la berge. Une fois débarqué sur la terrasse, ce mystérieux personnage pourrait pénétrer dans la villa, sans avoir été vu, et la quitter en-

nement des provinces canadiennes. Mais, quoique ce fût la main d'une femme qui tint le sceptre du Royaume-Uni, on devait craindre qu'elle ne s'appesantit durement sur la colonie d'outre-mer.

Jusqu'à six heures du soir, le jeune homme était resté dans la taverne, où il se fit servir à dîner. A huit heures, il s'était remis en route.

Si un espion l'eût suivi alors, il l'aurait vu se diriger vers la berge du fleuve, se glisser à travers les herbes, et gagner du côté de la villa Montcalm, qu'il atteignit trois quarts d'heure après. Là, l'inconnu avait attendu le moment de monter sur la terrasse, et l'on sait comment il était intervenu dans la conversation de M. de Vaudreuil et de ses amis.

A présent, en ce salon, portes et fenêtres closes, ils pouvaient causer sans crainte.

— Monsieur, dit alors M. de Vaudreuil, en s'adressant à son nouvel hôte, vous ne serez pas étonné si je vous demande tout d'abord qui vous êtes ?

— Je l'ai dit en arrivant, monsieur de Vaudreuil. Je suis, comme vous l'êtes tous, un Fils de la Liberté !

Clary fit un geste involontaire de désappointement. Peut-être attendait-elle un autre nom que cette qualification, si commune à cette époque parmi les partisans de la cause franco-canadienne. Ce jeune homme persisterait-il donc à garder l'incognito, même à la villa Montcalm ?

— Monsieur, dit alors André Farran, si vous nous avez donné rendez-vous chez M. de Vaudreuil, c'est assurément pour y conférer de choses d'une certaine importance. Avant de nous expliquer ouvertement, vous trouverez naturel que nous désirions savoir à qui nous avons affaire.

— Vous auriez été imprudents, messieurs, si vous ne m'aviez pas fait cette question, répondit le jeune homme, et je serais impardonnable, si je refusais d'y répondre.

Et il présenta une lettre.

Cette lettre informait M. de Vaudreuil de la visite de l'inconnu, dans lequel ses partisans et lui pouvaient avoir toute confiance, même "s'il ne leur donnait pas son nom." Elle était signée de l'un des principaux chefs de l'opposition au parlement, de l'avocat Gramont, député de Québec, l'un des coreligionnaires politiques de M. de Vaudreuil. L'avocat Gramont ajoutait que si ce visiteur lui demandait une hospitalité de quelques jours, M. de Vaudreuil pouvait la lui accorder en toute confiance dans l'intérêt de la cause.

M. de Vaudreuil communiqua cette lettre à sa fille, à Clerc, à Farran. Puis, il ajouta :

— Monsieur, vous êtes ici chez vous, et vous pouvez rester aussi longtemps qu'il vous conviendra à la villa Montcalm.

— Deux jours, au plus, monsieur de Vaudreuil, répondit le jeune homme. Dans quatre, il faut que j'aie rejoint mes compagnons à l'embouchure du Saint-Laurent. Je vous remercie donc de l'accueil que vous me faites. Et, maintenant, messieurs, je vous prie de vouloir bien m'entendre.

L'inconnu prit la parole. Il parla avec précision de l'état des esprits, à l'heure actuelle, dans les paroisses canadiennes. Il montra le pays prêt à se lever contre l'oppression des loyalistes et des agents de la Couronne. Il venait de le constater par lui-même, en poursuivant une campagne de propagande réformiste, pendant plusieurs semaines, à travers les comtés du haut Saint-Laurent et de l'Outaouais. Dans quelques jours il allait parcourir une dernière fois les paroisses des comtés de l'est, afin de relier les éléments d'une prochaine insurrection, qui s'étendrait depuis l'embouchure du fleuve jusqu'aux territoires de l'Ontario. A cette levée en masse, ni lord Gosford avec les représentants de l'autorité, ni le général Colborne avec les quelques milliers d'habitants rouges qui formaient l'effectif anglo-canadien, ne seraient en mesure d'opposer des forces suffisantes, et le Canada—il n'en doutait pas—se soustrairait enfin au joug de ses oppresseurs.

— Une province arrachée à son pays, ajouta-t-il, c'est un enfant arraché à sa mère ! Cela doit être l'objet de revendications sans trêve, de luttes sans merci ! Cela ne peut s'oublier jamais !

En disant ces choses, l'inconnu parlait avec un sang-froid qui montrait combien il devait être toujours et partout maître de lui. Et pourtant, on

sentait qu'un feu couvait en son âme, que ses pensées s'inspiraient du plus ardent patriotisme. Tandis qu'il donnait certains détails minutieux sur ce qu'il avait fait, sur ce qu'il allait faire, Clary ne le quittait pas du regard. Tout lui disait qu'elle avait devant elle le héros en qui son imagination incarnait la révolution canadienne.

Lorsque MM. de Vaudreuil, Vincent Hodge, Clerc et Farran eurent été mis au courant de ses démarches, il ajouta :

— A tous ces partisans de notre autonomie, messieurs, il faudra un chef, et ce chef surgira, lorsque l'heure sera venue de se mettre à leur tête. Jusque-là il est nécessaire qu'un comité d'action se forme pour concentrer les efforts individuels. M. de Vaudreuil et ses amis acceptent-ils de faire partie de ce comité ? Tous, vous avez déjà souffert dans vos familles, dans vos personnes, pour la cause nationale. Cette cause a coûté la vie à nos meilleurs patriotes, à votre père, Vincent Hodge, à vos frères, William Clerc et André Farran...

— Par la trahison d'un misérable, monsieur ! répondit Vincent Hodge.

— Oui !... d'un misérable ! répéta le jeune homme.

Et Clary crut surprendre une légère altération dans sa voix, si nette jusqu'alors.

— Mais, ajouta-t-il, cet homme est mort.

— En est-on certain ?... demanda William Clerc.

— Il est mort ! répliqua l'inconnu, qui n'hésita pas à répondre d'une manière affirmative, sur un fait dont on n'avait jamais pu, cependant constater la matérialité.

— Mort !... Ce Simon Morgaz !... Et ce n'est pas moi qui en ai fait justice ! s'écria Vincent Hodge.

— Mes amis, ne parlons plus de ce traître ! dit M. de Vaudreuil, et laissez-moi répondre à la proposition qui nous est communiquée.—Monsieur, reprit-il, en se retournant vers son hôte, ce que les nôtres ont fait déjà, nous sommes prêts à le faire encore. Nous risquerons notre vie comme ils ont risqué la leur. Vous pouvez donc disposer de nous et nous prenons l'engagement de centraliser à la villa Montcalm les efforts dont vous avez pris l'initiative. Nous sommes en communication quotidienne avec les divers comités du district, et, au premier signal, nous paierons de notre personne. Votre intention, avez-vous dit, est de repartir dans deux jours pour visiter les paroisses de l'est ? Soit ? A votre retour, vous nous trouverez prêts à suivre le chef, quel qu'il soit, qui déploiera le drapeau de l'indépendance.

— Vaudreuil a parlé pour nous, ajouta Vincent Hodge. Nous n'avons qu'une pensée, arracher notre pays à l'oppression, lui assurer le droit qu'il a d'être libre !...

— Et qu'il saura conquérir, cette fois, dit Clary de Vaudreuil, en s'avancant vers le jeune homme.

Mais celui-ci venait de se diriger vers la porte du salon, du côté de la terrasse.

— Ecoutez, messieurs ! dit-il.

Un bruit vague se faisait entendre dans la direction de Laval, une rumeur éloignée, dont il eût été difficile de reconnaître la nature ou la cause.

— Qu'est-ce donc ? demanda William Clerc.

— Est-ce qu'un soulèvement se produirait déjà ?... répondit André Farran.

— Dieu veuille qu'il n'en soit rien ! murmura Clary. Ce serait agir trop tôt !...

— Oui !... trop tôt ! répondit le jeune homme.

— Qu'est-ce que cela peut être ? demanda M. de Vaudreuil. Ecoutez ! ce bruit se rapproche...

— On entend comme une sonnerie de clairons ! répliqua André Farran.

En effet, des notes cuivrées, traversant l'espace, arrivaient par intervalles réguliers jusqu'à la villa Montcalm. S'agissait-il donc d'un détachement en armes qui se dirigeait vers l'habitation de M. de Vaudreuil ?

Celui-ci venait d'ouvrir la porte du salon, et ses amis le suivirent sur la terrasse.

Les regards se portèrent aussitôt vers l'ouest. Nulle lumière suspecte de ce côté. Evidemment, cette rumeur ne se propageait pas à travers les plaines de l'île Jésus. Et, cependant, une sorte de brouhaha, plus rapproché maintenant, arrivait jus-

qu'à la villa, en même temps qu'éclataient des sonneries de trompettes.

— Là... c'est là... dit Vincent Hodge.

Et il indiquait du doigt le cours du Saint-Laurent en remontant vers Laval. Dans cette direction, quelques torches jetaient une clarté peu accusée encore qu'er verberaient les eaux légèrement brumeuses du fleuve.

Deux ou trois minutes se passèrent. Une embarcation, qui descendait avec le jusant, vint alors s'engager entre les remous du courant, près de la berge, à un quart de mille en amont. Cette embarcation contenait une dizaine de personnes, dont, à la lueur des torches, il fut facile de reconnaître l'uniforme. C'était un constable, accompagné d'une escouade de police.

De temps en temps, la barque s'arrêtait. Aussitôt, une voix, précédée d'un appel de clairon, s'élevait dans l'air ; mais de la villa Montcalm, il était encore impossible de percevoir les paroles.

— Ce doit être une proclamation, dit Clerc.

— Et il faut qu'elle contienne quelque communication importante, répondit André Farran, pour que les autorités la fassent publier à cette heure !

— Attendons, répondit M. de Vaudreuil, et nous ne tarderons pas à savoir...

— Ne serait-il pas prudent de rentrer dans le salon ? fit observer Clary, en s'adressant au jeune homme.

— Pourquoi nous retirer, mademoiselle de Vaudreuil ? répondit celui-ci. Ce que les autorités trouvent bon de proclamer, doit être bon à entendre !

Entre temps, la barque, poussée par ses avirons et suivie des quelques canots qui lui faisaient cortège, s'était avancée au large de la terrasse.

Un coup de trompettes fut donné, et voici ce que M. de Vaudreuil et ses amis purent distinctement entendre cette fois :

PROCLAMATION DU LORD GOUVERNEUR GÉNÉRAL DES PROVINCES CANADIENNES

Ce 3 Septembre 1837.

Est mise à prix la tête de Jean-Sans-Nom, lequel a reparu dans les comtés du Haut-Saint-Laurent. Six mille piastres sont offertes à quiconque l'arrêtera ou le fera arrêter.

Pour lord Gosford,
Le ministre de la police,
GILBERT ARGALL.

Puis l'embarcation, reprenant sa marche, se laissa aller au courant du fleuve.

MM. de Vaudreuil, Farran, Clerc, Vincent Hodge, étaient restés immobiles sur la terrasse, qu'enveloppait alors une nuit profonde. Pas un mouvement n'était échappé au jeune inconnu pendant que la voix du constable répétait les termes de la proclamation. Seule, la jeune fille, presque inconsciemment, avait fait quelques pas en se rapprochant de lui.

Ce fut M. de Vaudreuil qui, le premier, reprit la parole.

— Encore une prime offerte aux traîtres ! dit-il. Ce sera inutilement cette fois, je l'espère, pour le bon renom de la loyauté des paroisses canadiennes !

— C'est assez, c'est trop qu'on ait pu déjà y trouver un Simon Morgaz ! s'écria Vincent Hodge.

— Que Dieu protège Jean-Sans-Nom ! répondit Clary d'une voix profondément émue.

Il y eut quelques instants de silence.

— Rentrons et regagnons nos chambres, dit M. de Vaudreuil.—Je vais en faire mettre une à votre disposition, ajouta-t-il en s'adressant au jeune patriote.

— Je vous remercie, monsieur de Vaudreuil, répondit l'inconnu, mais il m'est impossible de demeurer plus longtemps dans cette maison...

— Et pourquoi ?...

— Lorsque j'ai accepté, il y a une heure, l'hospitalité que vous m'offriez à la villa Montcalm, je n'étais pas dans la situation où cette proclamation vient de me placer.

— Que voulez-vous dire, monsieur ?

— Que ma présence ne pourrait que vous compromettre maintenant, puisque le gouverneur général vient de mettre ma tête à prix. Je suis Jean-Sans-Nom !

Et Jean-Sans-Nom, après s'être incliné, se dirigeait vers la berge, lorsque Clary, l'arrêtant de la main :

— Restez, dit-elle.

FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRÉ"

MONTRÉAL, 22 MARS 1890

LE REGIMENT

PROLOGUE

MARIÉE PAR ORDRE.—(Suite)

—Je t'en supplie, Julien, reviens à toi. Je t'aime, Julien, je t'aimerai toujours !

—Et ils veulent te marier, et tu te marieras avec un autre.

—Je te jure que non !

—Oui, tu le jures, mais comment résisteras-tu ?

—Je ne sais pas, mais je ne consentirai jamais.

—Ils se passeront de ton consentement... Tu te marieras. Oui, je te vois mariée, et oubliant, et heureuse, et aimant ton mari, oui, l'aimant comme tu m'aimes. Et si quel qu'un, par hasard, vient à prononcer devant toi mon nom, cela n'éveillera plus chez toi qu'un vague et lointain écho ! Tu diras "Julien Rémondet ? qui donc ?" et tu parleras d'autre chose.

—Oh ! Julien, que tu me fais de mal.

—Pardon, dit-il, pardon, je souffre tant moi-même. Ecoute. Voici quelle est ma résolution. Je suis un homme, n'essaye pas de me la faire changer. La France, tu le sais, vient de déclarer la guerre à l'Autriche. Je vais demander de faire partie de l'armée dirigée sur l'Italie. Si mon régiment n'est pas désigné d'office, j'obtiendrai cette faveur, grâce à mes notes. En Italie, je te jure que je me ferai tuer à la première bataille. Ton père et ton frère n'entendront plus parler de moi.

—Oh ! Julien, Julien.

—Je ne veux pas vivre et te voir à un autre, n'est-ce pas ? Eh bien, je mourrai. Adieu, Marguerite. Ton amour a rendu mon enfance et ma jeunesse infiniment heureuses. Je n'aurai pas eu à me plaindre de la vie. Je suis encore parmi les privilégiés. Cependant, Marguerite, si tu veux te marier secrètement, un prêtre, un ami d'enfance bénira notre union. Personne n'en saura rien. Tu seras ma femme devant Dieu. Nous attendrons que quelques circonstances heureuses se présentent pour faire connaître notre mariage à tes parents.

—Je ne veux pas que tu meures je t'aime et je serai ta femme.

Julien et Marguerite furent mariés le soir même, par un jeune prêtre, dans la pauvre maison du garde-chasse. Après la bénédiction de son union, Marguerite s'enfuyait vers le château, Julien, de la maison, la regardait, soucieux.

Marguerite passa devant le buisson de houx et de genêts derrière lequel tout à l'heure Patoche s'était assis. Elle ne vit pas, derrière cette haie verte, la figure glabre de l'intendant qui la poursuivait d'un sourire ironique. Elle marchait toujours en son rêve. Elle disparut, au lointain de l'avenue sans s'être retournée une fois vers le jeune

homme, tellement peu elle vivait sur la terre, à cette minute-là !

Et Patoche, debout, clignant l'œil, tout en débouillant méthodiquement sa pipe avec un os de lièvre pendu à sa blague, Patoche murmurait :

—Faudra voir ! Faudra voir !

Et sans doute qu'une pensée cynique traversa cette tête de gremlin astucieux et lâche, sans doute aussi qu'une espérance de lucre facilement gagné lui apparut soudain, s'il était habile, car sa mâchoire se détendit, ses yeux se bridèrent et il éclata de rire, mais d'un rire bizarre qui le secouait des pieds à la tête la bouche largement fendue, sans qu'il fit aucun bruit.

—Faudra voir ! Faudra voir !

Et lui aussi, comme l'enfant, reprit le chemin de Malpalu.

VII

Pendant les semaines qui suivirent, Marguerite reçut encore quelques lettres de Julien. Elle avait

auté, une injustice. Elle ne pleurait pas. Elle était hébétée comme si quelque chose de très lourd lui fût tombé sur le crâne. Si hébétée, si abattue, qu'elle ne voyait pas une mention particulière en face de Julien. Et cette mention, placée là comme une espérance, portait : "Disparu."

Quand elle eut repris un peu de sang-froid, quand elle lut ce mot, elle secoua la tête. Elle ne se disait pas que Julien pouvait avoir été fait prisonnier. Disparu ne voulait dire ni blessé ni mort. Ne pouvait-il revenir ? Elle ne se dit rien de tout cela. Pour elle c'était la fin ! Du reste, le silence de Julien était bien fait pour la convaincre. S'il n'était pas mort, il écrirait. Même blessé grièvement, il trouverait bien le moyen de lui envoyer un mot pour la rassurer.

La paix fut signée à Villafranca. Les troupes rentrèrent en France au milieu de l'enthousiasme des populations. Le calme se fit peu à peu autour de ce drame. On compta les morts de chaque côté, sinistre bilan. Et Julien Rémondet, disparu, fut compté au nombre des morts. Non seulement elle considérait cela comme une cruauté de Dieu, mais comme une injustice de Julien envers elle-même. Elle n'avait pas mérité cette abandon. Si Julien avait cherché la mort, Julien était coupable. Il devait vivre, puisque Marguerite lui avait écrit qu'elle se sentait mère.

Ce fut un triste été qu'elle passa ainsi. Le désespoir où la jetait la mort de Julien ; l'angoisse et la honte de sa situation qu'elle cachait encore à tout le monde, mais qu'il lui faudrait bientôt révéler, tout cela la rendit malade. Elle tenait de sa mère, la pauvre Thérèse tant aimée de M. de Cheverny, une nature nerveuse et délicate. Elle ne pouvait résister à d'aussi rudes assauts. Elle prit le lit, soignée par sa tante à Malpalu. Ce fut à la vieille demoiselle qu'elle dut faire l'aveu de son mariage secret, tout en larmes et si faible qu'elle ne semblait pas devoir vivre.

* *

A cette époque Antoine de Pontalès était seul en France son père venant de partir pour New York, où il voulait examiner et acheter de nouvelles machines destinées à simplifier beaucoup l'industrie de la filature. Son séjour en Amérique devait être assez long, mais comme Antoine avait la direction des affaires et depuis longtemps la signature sociale il était parti sans inquiétude. Ce fut donc à Antoine que la vieille tante, éplorée, confuse de l'aveu qu'elle venait d'en-

tendre, écrivit ce que Marguerite lui avait confié.

Antoine était à Dieppe depuis quelques jours. Il accourut aussitôt à Malpalu. Il y arriva le soir même du jour où la lettre lui était parvenue. La première personne qu'il rencontra, en entrant au château, fut Patoche. L'intendant salua humblement son jeune maître. Antoine, préoccupé, ne lui rendit même pas son salut. Il entra au château, pendant que Patoche le suivait de ses petits yeux sombres, où luisait je ne sais quelle méchanceté. Et il prévoyait probablement, pour l'avenir, quelque vague intrigue, car il se dit à demi-voix, avec un hochement de tête :

—Ça se gâte ! ça se gâte ! Faudra voir !... Faudra voir.

Mlle de Pontalès était descendue à la rencontre de son neveu. Elle était, nous l'avons dit, presque infirme et s'appuyait péniblement sur deux



Elle disparut au lointain de l'avenue, sans s'être retournée vers le jeune homme.—Page 15, col. 1.

suivi avec angoisse les phases de la guerre qui devait aboutir à la défaite de l'Autriche et à l'émancipation de l'Italie. La guerre était sanglante. Chaque fois que dans les journaux elle lisait le chiffre officiel des blessés et des morts, son cœur se serrait atrocement.

N'était-il pas parmi les morts, le bien-aimé ?

Les batailles se livraient, les bulletins de victoire étaient publiés, suivis, hélas ! de chiffres funèbres indiquant que ces triomphes avaient été chèrement achetés. Et un jour, parmi la triste et longue liste des officiers tués ou blessés à Magenta, elle vit un nom modeste, qui semblait se faire petit parmi les autres, ne point vouloir attirer l'attention sur lui. Ce nom était celui de Julien Rémondet.

Elle le relut cent fois, ne voulant pas en croire son regard. Elle considérait que c'était une cru-

cannes, les jambes et les bras tremblants, la tête agitée d'un perpétuel roulis. Très ridée et comme ratatinée, elle avait de bons yeux timides et quelque souffrante, un sourire sur les lèvres. Antoine était pâle et sa colère serrait si violemment sa mâchoire qu'il put à peine prononcer :

—Où est-elle, cette malheureuse ?

—Dans sa chambre, malade, alitée.

Et comme il s'élançait dans l'escalier, elle lui cria :

—Prends garde, je t'en supplie. Tu peux la tuer.

Mais il ne l'entendit pas. Il entra chez Marguerite. Alors l'infirmière, lentement, monta l'escalier appuyée sur deux cannes et branlant la tête. Elle connaissait la dureté de son neveu. Elle connaissait la timidité de Marguerite. Son cœur de femme pardonnait la faute commise et elle voulait, de toute sa faiblesse, la faiblesse est une arme aussi, protéger la coupable.

La chambre de la jeune fille était grande, toute tendue de tentures, de portières, de tapis bleus. Les fenêtres donnaient sur le parc. Ouvertes de bonne heure, pendant les claires matinées ensoleillées, Marguerite entendait de son lit le ramage des petits oiseaux qui voletaient dans les branches, et parfois même très hardis, venaient jusque sur son balcon, et tournant leurs mignonnes têtes avec des airs de surprise, semblaient inspecter les meubles luxueux qui entouraient la jeune femme. Les bruits de la forêt, aussi, arrivaient jusqu'à elle : les corbeaux croassant au-dessus de grandes chênes ; les pies criardes, les merles, les grives, et aussi les miaulements des oiseaux de proie, très haut dans le ciel, tout cela venait le matin, rythmer ses rêveries ; tout cela, jadis, la rendait heureuse et la faisait se jeter hors de son lit, pour courir, les cheveux dans le dos, dans la rosée de la prairie ; tout cela, hélas, l'affligeait maintenant, parce que cela lui rappelait ses doux rêves évanouis.

Elle somnolait quand Antoine pénétra chez elle. Il y avait une veilleuse sur un guéridon et comme les fenêtres étaient fermées, les rideaux rabattus, la lune n'entrait point et la veilleuse, oscillant dans son globe de verre bleu, éclairait d'une très douce lumière cette gentille retraite, témoin de beaucoup de bonheur passé, et le bonheur écoulé ne compte pas, dans la vie. Elle n'entendit pas son frère. Il s'était rapproché du lit.

—Marguerite, dit-il, d'une voix rude.

Et sa main se porta brutalement sur l'épaule de sa sœur. L'enfant tressaillit, ouvrit les yeux, le reconnut et dans un violent tremblement de tous les membres :

—Mon Dieu ! Mon Dieu ! il va me tuer !

—Ainsi, voilà ce que tu es devenue, la femme d'un mendiant, à jamais livrée à la risée publique.

—Mon frère !

—Je ne veux pas que tu m'appelles ton frère, je suis un homme qui te juge et qui ne laissera pas déshonorer le nom qu'il porte. Dis-moi le nom de ton mari.

—Ai-je besoin de te le dire ?

—Ce Julien Rémondet, n'est-ce pas ?

—Oui, tu le sais. Je l'aimais.

—Je le tuerais !

—Hélas !

—Où est-il ? Où tient-il garnison ?

Elle se mit à pleurer silencieusement et ses larmes tombaient sur le drap blanc et finement brodé qui lui cachait la gorge.

—Parle, voyons, n'espère pas me résister.

—Julien est à l'abri de ta haine.

—Non, ma haine ira le retrouver partout où il sera.

—Julien est mort.

—Mort ! fit-il incrédule.

—Tué pendant la guerre d'Italie.

Et dessous l'oreiller et le traversin elle tira un journal bien chiffonné, bien des fois lu et relu, celui-là qui avait appris la mort de son mari et elle montra à son frère le nom de Julien Rémondet parmi les morts.

—Eh bien, tant mieux, les balles autrichiennes m'ont épargné cette besogne, mais toi, que veux-tu devenir ?

—Ce qu'il plaira à Dieu.

—Tu ne songes pas à revenir à Paris, je suppose ?

—Non. Paris avec ses fièvres et ses fêtes, me tuerait. Je préfère la solitude de Malpalu. Au moins j'y pourrai penser et revivre mes souvenirs. Puis cela vaut mieux aussi pour...

Elle s'arrêta et dit d'une voix plus faible.

—Cela vaut mieux pour mon enfant !

Il y eut un sursaut de colère, de rage comprimée.

—Ton enfant, dit-il, ton enfant !

Et reprenant avec difficulté un peu de présence d'esprit :

—Tu passera l'hiver à Malpalu. En ce château isolé, au milieu de domestiques fidèles et discrets, rien de ce funeste mariage ne transpirera au dehors peut-être, quant à ton enfant, n'espère pas l'élever.

—Antoine ! que veux-tu dire ?

—Rien de plus. Je me suis exprimé clairement je suppose ?

—Tes réticences cachent quelque projet terrible.

Il se tut et son silence était farouche.

—Antoine, je t'en supplie, aie pitié de moi ! je suis mère.

—Ton mariage doit rester à jamais ignoré. Donc, cet enfant disparaîtra. Fais-en ton deuil.

—Tu rêves un crime.

—Il y a des actes nécessaires et pénibles dans la vie. Appelle-le comme tu voudras.

—Un crime odieux, épouvantable. Une lâcheté révoltante puisqu'elle s'attaque à deux faiblesses, celle d'une mère qui ne peut défendre son enfant, celle d'un enfant. Tu ne feras pas cela. Tu veux que je tremble devant toi, comme j'ai tremblé, toujours. Tu ne m'as jamais aimée ! Jamais je n'ai été pour toi une sœur que le frère protège. Tu m'as de tout temps choisie comme victime. Mais prends garde, Antoine. J'ai été coupable, cela est vrai, faible plutôt que coupable, et ma faiblesse a été faite d'un grand amour et d'une complète ignorance, mais ce n'est pas la victime, la sœur résignée et passive que tu trouverais en face de toi pour défendre cet enfant, innocent de toutes ces haines, victime de ces vengeances, c'est la mère forte de son droit. Prends garde.

Il haussa les épaules.

—Je ne te prendrai pas en traître, Marguerite. Tout le monde te sait souffrante. Personne ne soupçonne la vérité. Il faut que cette situation dure. Elle fait notre sécurité. Je te le répète donc : "Ton enfant disparaîtra."

—Et moi je te répète aussi, je le défendrai.

La vieille tante avait monté l'escalier péniblement et l'on entendait ses béquilles résonner avec un choc net et sourd sur les tapis des couloirs. Elle entra. Cela mit fin à cette scène pénible. Antoine se retira et quand il fut parti, Marguerite soutenue jusque-là par ses nerfs, par une énergie factice, eut une faiblesse. Mlle de Pontalès la secourut. Quand Marguerite reprit connaissance, sa première pensée, son premier mot fut pour son enfant, et ce mot, cette pensée résuma ses craintes, ses angoisses, son désespoir :

—Il le tuera !

—Non, dit la vieille infirmière, pendant que sa tête ridée aux doux yeux tournait alternativement de gauche à droite et de droite à gauche, il ne le tuera pas, il ne le prendra pas, puisque nous serons deux à le protéger !

—Oh ! ma tante, ma tante, dit l'enfant éclatant en sanglots.

—Les vieilles gens pardonnent beaucoup, vois-tu, mon ange, dit l'infirmière, parce qu'il se sentent près de la tombe. Cela les rend indulgents. Certes tu es coupable, grandement coupable, même de t'être mariée secrètement malgré la défense de tes parents. Mais ce n'est pas une raison pour que ton frère englobe dans sa haine irraisonnée et dans sa soif de vengeance ce petit enfant. Il est innocent, celui-là ! Il est victime. Que tu souffres toi, ce sera justice, puisque tu dois être punie, mais qu'il souffre, lui, non ! Ce serait injuste ! Cela ne sera pas. Compte sur moi.

—Oh ! ma tante, j'ai peur.

—De quoi ! Que crains-tu, puisque nous serons deux ?

—Antoine est capable de tout.

—Je le sais. Pourtant, il hésitera, va, il reculera.

Elle secoua la tête. Elle ne croyait pas. Elle soupira :

—Ah ! si Julien était là ! si Julien n'était pas mort.

—Ma foi, cela ne simplifierait pas les choses, fit la tante, dont la tête semblait éternellement dire nom.

* * *

Antoine retourna à Paris. M. de Pontalès, toujours en Amérique, ignorait ce qui se passait à Malpalu. Il ne parlait pas encore de son retour. Il disait seulement qu'il était souffrant, à New-York, alité. Aucun danger, du reste, ajoutait-il. Un peu de fatigue, et voilà tout. Il paraissait enchanté de son voyage. Ses affaires avaient marché admirablement. Il avait fait des achats considérables de machines. Il comptait donner, à son retour en France, une formidable impulsion à toutes ses manufactures. "Nous pouvons considérer notre fortune comme entièrement reconquise, écrivait-il à Antoine dans une de ses dernières lettres. Je vais donc pouvoir m'acquitter envers Cheverny en restituant au fils la fortune de son père, si généreusement abandonnée et en consacrant son bonheur par son mariage avec ma chère Marguerite."

Antoine avait eu un sourire ironique en lisant cette dernière phrase.

—Joli cadeau à faire à Cheverny, murmura-t-il. Et pourtant ce mariage est nécessaire. Il faut qu'il se fasse.

A Malpalu, Marguerite, après bien des hésitations, s'était enfin résolue à écrire à son père pour lui avouer la vérité. Sa tante lui avait donné le conseil. Elle avait longtemps résisté, tant sa terreur était grande.

—Ecris-lui, disait l'infirmière, raconte-lui tout. Ne cache rien. C'est peut-être là qu'est le salut ! Ton père t'aime beaucoup. Certes, tu vas lui faire une peine affreuse. Il te maudira. Il voudra te chasser, puis il pleurera, il pardonnera, il te rappellera. Et alors, ton père sera, vois-tu, notre meilleure défense contre Antoine. Ecris-lui, ne tarde pas davantage. Il aura le temps de réfléchir avant son retour, et lorsqu'il sera parmi nous, sa première, sa plus redoutable colère sera tombée.

Marguerite avait été convaincue. Elle écrivit. La lettre partit pour New-York. Et le lendemain même, croisant la sienne, une lettre de New-York, d'une écriture inconnue, adressée à Mlle de Pontalès, apprenait à la jeune femme la mort subite de son père.

Cette fois, Marguerite, livrée sans défense à Antoine, était bien perdue. La disparition de Julien, la farouche résolution, les cruautés de son frère, la mort de M. de Pontalès, tout cela avait eu sur sa santé une influence désastreuse. Très affaiblie, elle gardait le lit presque constamment.

Au milieu de cette sorte de nuit morale qui l'enveloppait, elle reçut pourtant un grand bonheur, si grand et si imprévu qu'il faillit lui être fatal et la tuer comme une nouvelle et suprême fatalité. Ce fut une lettre venue d'un petit village d'Italie, près de Magenta. Cette lettre d'une écriture incertaine, tremblée, méconnaissable et semblant trahir bien des efforts, et bien de la souffrance, il fallut qu'elle l'ouvrit et qu'elle la relût plusieurs fois avant de comprendre qu'elle était de Julien Rémondet. Et quand elle eut compris, elle laissa échapper un grand cri et retomba sur son oreiller, sans connaissance. A son cri la tante accourut. La lettre, sur la couverture, gisait. Elle la lut, vit la signature.

Julien y racontait brièvement qu'il avait été blessé à Magenta, laissé pour mort, abandonné dans un bois où les brancardiers ne l'avaient pas retrouvé. Des paysans italiens l'avaient recueilli, transporté dans leur maison et soigné. Longtemps il était resté entre la vie et la mort. Pendant des mois entiers étendu sur son lit dans la presque complète impossibilité de bouger, tant sa blessure était terrible, il n'avait pu donner de ses nouvelles. Enfin, il avait triomphé de la mort. Il était sauvé !